

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1041 — 24 Mars 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



L'ARMÉE RUSSE. — Moyen employé par les Cosaques pour transporter le fourrage. — (Dessin de M. G. Brolling, notre correspondant.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac — Nos Gravures : Russie; — Galerie de drainage sous le bois de la Cambre et la forêt de Soignes; — Tableau de M. Pelouze; — Expériences de torpilles à Toulon. — Les Dieux qu'on brise, par A. Delpit. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Récréations de la famille. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Moyen employé par les Cosaques pour le transport de leur fourrage. — Inauguration des galeries de drainage sous la forêt de Soignes. — Déblaiement de la voie ferrée entre Kischeneff et Binder. — Les Mors gastronomiques : Nous sommes en carême. — Une Coupe de bois à Senhise (tableau). — Expériences de torpilles à Toulon. — Modèles de torpilles de fond. — Échecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

L'AUTRE soir, dans le salon de M^{me} R..., on parlait de la gloire, bien périssable s'il en fut, sans trop s'entendre sur la vraie signification du mot. Après bien des paroles inutiles, il fut décrété que la gloire militaire seule laissait quelques traces plus sérieuses que les autres, sans doute parce qu'elles sont arrosées de sang.

La gloire artistique, discutée à son tour, reçut de vives atteintes.

Quelques personnes indulgentes voulurent bien convenir que Michel-Ange et Raphaël avaient quelques chances de n'être pas oubliés de longtemps; elles ajoutèrent même, ces personnes bienveillantes, que le Titien resterait aussi dans la mémoire des peuples, mais parce que François I^{er} avait été assez aimable pour ramasser son pinceau.

C'était à dégoûter d'avoir du génie; heureusement, parmi les assistants, personne ne désirait en avoir, et la conversation continua.

Toutes les gloires furent passées en revue, la gloire littéraire comme les autres, et, chose remarquable, on allait tomber d'accord, lorsque M. X..., un des membres les plus brillants de l'Académie française, s'écria avec conviction :

— La gloire littéraire n'existe pas.

— Ah! cher maître, dit un vieux monsieur, vous avez l'air d'un homme qui renie la femme dont il est aimé.

L'académicien haussa les épaules.

Un jeune monsieur, qui se propose de présenter deux actes au Troisième-Théâtre-Français, se leva et, avec une indignation qui paraissait trop sévère, pour ne pas avouer qu'elle était feinte, il s'écria en style académique :

— Comment peut-il se faire que vous, monsieur X..., qui avez eu la rare fortune d'obtenir toutes les caresses de la gloire à un âge où tant d'autres se fussent contentés d'un de ses sourires, comment se fait-il que ce soit vous qui éleviez la voix pour nier l'existence de cette divinité? Nier la gloire, cette création idéale la plus pure et la plus noble; la gloire, cette admirable déesse, qui force ceux qui veulent baiser seulement les pans de sa chlamyde d'avoir du génie, oh! monsieur, de votre part, c'est plus qu'une erreur, c'est de l'ingratitude!

— Tout cela est fort gentil, répondit le sceptique académicien, mais, mon jeune monsieur, vous me paraissez oublier que nous sommes dans un temps où l'on ignore le nom de l'auteur de l'imitation et que personne ne songe à le découvrir. Si la gloire existait, le nom de cet homme serait inscrit sur toutes les murailles de l'univers, à la place de la *Maison de blanc*, du *Bazar du voyage*, de la *Belle-Jardinière* et de la *Benzine Colas*, ce qui serait bien plus agréable aux murailles.

— C'est une exception, dit la maîtresse de la maison qui ne voulait pas laisser tomber la conversation.

— Une exception! reprit l'académicien; tenez, je ne veux pas faire d'érudition, parlons seulement de

notre temps. J'ai rencontré depuis vingt ans des milliers de fort honnêtes gens qui confondaient volontiers Sterne, le sublime auteur du *Voyage sentimental*, avec Daniel Stern, l'auteur de *Nélida*, qui n'est autre que Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult. Bon, direz-vous, désignants; mais, quoi qu'on en dise, les gens du monde ont le droit d'être ignorants, ils en abusent peut-être, mais on ne pourrait leur en vouloir. Tenez, prenons l'un des hommes les plus importants de notre siècle par son doux génie, Lamartine. Eh bien! si Lamartine n'avait pas trempé dans la révolution de février, on ne s'occuperait guère de lui, et bien des gens savent mieux ce qu'il a dit du haut du balcon de l'Hôtel-de-Ville, que ce qu'il a chanté ailleurs.

— Paradoxal murmura une vieille dame qui avait chanté le *Lac* dans sa jeunesse et qui n'en savait plus un traître mot.

L'académicien reprit :

— Les grands hommes savent tellement à quoi s'en tenir sur la gloire, que pour rester quand même dans le souvenir de tous ils cherchent une excentricité quelconque, une manie et une originalité, qui fixent autrement leur nom dans les mémoires que les chefs-d'œuvre dont ils ont doté l'humanité.

— Il est certain, dit une dame qui a des raisons pour être bien avec l'Académie, que, lorsqu'on parle de Rossini, ce n'est jamais pour louer *Moïse* ou *Guillaume*, c'est pour dire qu'il confectionnait admirablement bien le macaroni.

— Bravo! s'écria l'académicien, vous venez de mettre votre joli doigt sur la vérité; Rossini ne pouvait pas souffrir le macaroni, il en faisait cuire comme Alcibiade coupait la queue de son chien, et je l'approuve d'avoir préféré la cuisine à la charcuterie.

On commençait à trouver que le grand homme abusait de son autorité, il se fit un silence; il reprit avec la ténacité qu'on lui connaît :

— Parmi les gens du monde, il n'y en a pas cent qui sachent l'orthographe du nom d'Andersen le conteur, et il y en a plus de mille qui croient que Galland a fait les contes des *Mille et une Nuits*.

— Cher maître, vous allez trop loin.

— Vous trouvez?

— Je prends cette liberté.

— Une gageure?

— Si vous voulez.

— Je parie une discrétion que nous allons interroger tous ceux qui vont entrer, et que quatre sur cinq ne connaîtront rien de lord Byron.

— Je ne veux pas de cette gageure-là, s'écria la maîtresse de la maison.

— Pourquoi?

— Si l'on dit que pour entrer ici il est nécessaire de passer des examens, je n'aurai plus personne à mes mercredis.

— Vous aurez les volontaires d'un an.

Comme une jeune femme s'avancait avec grâce, l'académicien impitoyable s'avança vers elle :

— Ah! fit-il avec son plus aimable sourire, vous allez nous éclairer, madame.

— Je ne demande pas mieux.

— Connaissez-vous lord *Baironne*?

— S'il va chez lord *Laionse*, je dois le connaître, dit gracieusement la gracieuse dame; mais il ne m'a pas été présenté.

On se regardait, et, au milieu du froid que la réponse de la dame venait de produire, le confrère d'Augier triomphait.

On annonça le général X...

— Général, dit l'académicien, je suis enchanté de vous voir; il y a longtemps que je voulais avoir votre opinion sur Byron.

— Biron? répondit le général, Biron n'était pas un mauvais soldat, mais c'était un traître, inconstant et pillard; voilà mon opinion.

— Pardon, je ne parle pas de celui-là.

— Il y en a d'autres? Je l'ignorais; je ne sais même pas s'il laissa des enfants.

Deux autres visiteurs vinrent accentuer le froid. On allait passer à un autre ordre d'idées, lorsque le jeune Saint-E... fit une entrée on ne peut mieux étudiée.

— Oh! fit en riant son cousin, ce n'est pas toi qui vas décider la question.

— Quelle question?

— Nous désirons avoir ton opinion sur lord Byron.

— Lord Byron?

— Oui.

— Mon opinion est que lord Byron n'était qu'un épicier.

Un formidable éclat de rire accueillit cette déclaration.

— Il n'y a pas de quoi rire, s'écria Saint-E... Je le répète, Byron n'était qu'un épicier. C'est bien lui, n'est-ce pas, qui se promenait à cheval dans les rues de Venise, où les trottoirs sont si étroits et si hauts qu'on est obligé de marcher dessous? C'était tout bonnement pour se faire une réclame : c'était un poseur.

Heureusement quelques jeunes gens avaient improvisé traitreusement un quadrille et le bruit du piano vint mettre un terme à cet horrible entretien.

~ A propos de la mort de Léon VII, dernier roi d'Arménie, que je racontais l'autre jour, je reçois une lettre fort intéressante que je regrette beaucoup de ne pouvoir reproduire en entier. Les considérations d'ordre politique qu'elle contient lui interdisent ces colonnes; mon aimable correspondant ne m'en voudra donc point.

Le pauvre prince était plus infortuné que je ne le croyais; il est mort à Milan, après avoir enduré toutes les privations imaginables, et en laissant, non pas une fille, comme je le disais, mais bien six pauvres enfants dont la destinée eût été terrible si Dieu ne les eût protégés.

M^{lle} Léontine de Lusignan, âgée de seize ans, fille aînée et non la sœur de Léon VII, n'est point mariée; elle est entrée au couvent de Saint-Joseph. M^{lle} Caroline de Lusignan a été adoptée par un officier supérieur de l'armée française; Guy de Lusignan et son jeune frère, le petit prince Pierre, ont été demandés par M. le comte G. B., et enfin, le dernier, Léon-Henry, un enfant de six ans, a été adopté par un jeune professeur du collège de Privas.

Je regrette fort de ne pouvoir citer le nom de ce jeune homme, qui n'a pas encore vingt-deux ans et qui n'a pas craint un semblable fardeau.

— Que ferez-vous de ce petit prince? lui demandait-on.

— J'en ferai un homme, répondit le jeune professeur.

Tout cela est d'autant plus honorable et plus touchant, que, sans vouloir blesser en rien cet homme de cœur, on sait qu'il prend rarement fantaisie aux millionnaires d'entrer dans l'enseignement.

~ Gudin, le peintre de marine, vient d'adresser à Jules Barbier, le sympathique auteur de *Jeanne d'Arc*, une lettre navrante dans laquelle il exprime la crainte de perdre la vue.

C'est un véritable malheur pour tout le monde que de devenir aveugle, mais, pour un peintre, le malheur est plus grand encore, parce que, de même que les philosophes vivent par la pensée, les peintres vivent par les yeux.

On a beaucoup plaint Beethoven d'être devenu sourd, et on a bien fait; le pauvre homme dut endurer un cruel supplice lorsqu'il lui fallut renoncer à entendre sa musique et celle des autres.

Théophile Gautier, qui avait créé cet aphorisme célèbre : « La musique est un bruit un peu moins désagréable que les autres », prétendait que la surdité de Beethoven était la dernière preuve de bonté que Dieu avait voulu donner au maître.

Ceux qui n'aiment pas la symphonie en la mineur pourraient dire que c'était un châtement.

Espérons que les craintes de M. Gudin ne se réaliseront pas, et que les princes de la science pourront faire quelque chose pour ce prince de l'art.

~ Un peintre aussi bien malheureux, ce fut ce célèbre peintre anglais, dont je n'écris pas le nom parce que j'en ignore l'orthographe, mais que tout le monde connaît; ce portraitiste fameux fut frappé par une singulière maladie, qui, malheureusement, n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire.

J'ignore le nom scientifique de cette maladie, qu'on pourrait appeler la folie des yeux.

L'artiste ne distinguait plus les couleurs, ou, pour mieux dire, il ne savait plus les distinguer; le

vert lui paraissait rouge, le bleu lui paraissait jaune, et ainsi de suite.

Lui seul ne s'apercevait pas de son infirmité et continuait à peindre avec amour. Ses amis, ses parents le crurent fou.

A son tour, il pensait que ceux qui l'entouraient avaient perdu la raison. Comment ce pauvre homme de génie pouvait-il deviner son mal ?

— Voyez et admirez ! disait-il en montrant ses toiles ; admirez, je ne fis jamais mieux.

Comme tous ceux qui montrent leurs œuvres, il cherchait à lire sur les visages les impressions de l'esprit, et, à son grand étonnement, il ne voyait sur toutes les figures que les signes les moins équivoques de la stupéfaction.

Il y avait de quoi être stupéfait, en effet, de voir des arbres rouges, des mers jaunes. Dans les paysages, cela allait encore ; mais dans les portraits, c'était effrayant ! Voyez-vous une jeune lady avec des yeux jaunes et des lèvres vertes ; c'était épouvantable !

Le docteur Pretly vint éclaircir le mystère ; il convainquit les parents, les amis, le monde, mais il ne put jamais convaincre l'artiste qui, croyant que ses ennemis cherchaient un biais pour l'empêcher de travailler, peignit plus que jamais.

Et voyez les immunités du génie, ces toiles bizarres, étranges, impossibles, sont aujourd'hui fort recherchées par les amateurs.

~ Dans le *Chevalier du guet*, un personnage, qui n'est pas un voleur, franchit un mur pour pénétrer dans une maison où se trouve la femme qu'il aime ; mais, par une fatalité déplorable, au lieu de tomber légèrement sur le sable fin de l'allée, il tombe sur le dos du propriétaire de l'immeuble, qui ne laisse pas que d'être étonné.

— Voyons ce que ce malfaiteur va me dire, se demande le propriétaire.

— Monsieur, dit le faux voleur, aimez-vous les abricots ?

— Monsieur, cette question...

— Cette question est toute naturelle dans un jardin.

C'est vrai. Pour moi, je me demande dans quel lieu on pourrait naturellement poser la question suivante à un chrétien :

— Monsieur, aimez-vous le lion ?

On mange si rarement du lion que la question, faite même de bonne foi, paraît assez singulière.

A Marseille qui est la ville aux cent blagues, comme Thèbes était la ville aux cent portes, on ne se demande pas autre chose.

Voilà l'histoire :

~ Un capitaine de paquebot arrive à Philippeville au moment où l'on vient de tuer un lion ; il l'achète.

En Afrique, les lions morts sont moins chers que les lions vivants, quoique plus rares. Pour le prix de la peau, le capitaine en est quitte.

Il arrive triomphant à Marseille et traite, séance tenante, avec un charcutier auquel il s'engage à fournir du lion au fur et à mesure de ses besoins.

Le charcutier expose la peau du lion et des côtelettes du même animal, et sa boutique ne désemplit pas. Depuis trois semaines, Marseille mange du lion.

Par suite de quel miracle le lion de Philippeville a-t-il pu nourrir tant de monde ? C'est un mystère que l'histoire éclaircira un jour.

Toujours est-il que le charcutier et le capitaine se frottent les mains, comme le caissier du théâtre et comme le caissier qui va faire un tour en Belgique.

— Qui vous a donné l'idée de faire cette spéculation ? demandait-on au capitaine.

— Le désir de gagner de l'argent.

— Bon ; mais si les Marseillais n'avaient pas mordu au lion ?

— Ah ! j'avais mon plan ; je les aurais menacés de l'envoyer à Bordeaux.

~ On dit, je n'affirme rien, que S. M. le roi de Hollande vient d'offrir quarante mille oignons de tulipes au directeur général de l'Exposition ; si cela est vrai, on ne saurait trop remercier cet excellent prince qui aurait eu l'idée gracieuse d'offrir des

fleurs à un peuple voisin. C'est une idée neuve et touchante par le temps de Krupp et d'Amstrong où nous vivons.

Vous verrez qu'au lieu de remercier avec effusion ce prince aimable, on lui reprochera de ne pas avoir joint à son envoi des fromages et du cuiraco, sous prétexte que tout le monde n'aime pas les tulipes.

~ Il y a longtemps que Basile a fait école, on sait cela ; mais, depuis quelques années, il paraît avoir obtenu de quelque Chambre secrète une loi pour la calomnie gratuite et obligatoire.

A la fin de l'année dernière, une calomnie monstrueuse éclata contre deux personnes à l'abri de tout soupçon. Comme les calomniés ignoraient ce qui se passait à leur endroit, le bruit prenait du corps, malgré son évidente absurdité.

Enfin, un ami eut le courage de parler, et d'un mot l'incident fut vidé.

~ Aujourd'hui, il s'agit d'un jeune homme qui, par son nom et sa fortune, tient une des premières places dans le haut commerce parisien.

Chose assez singulière, cet honorable négociant fut calomnié de la même façon il y a deux ans. Il paraît que ce ne serait qu'une habitude à prendre. La première fois Paris s'est ému ; la seconde, il s'est mis à rire, ce qui valait bien mieux.

On prétend que le calomnié fait un procès à certains journaux ; c'est peut-être un tort, en ce sens que ces feuilles ont fait leur métier avec un zèle inconsidéré peut-être, mais sans méchanceté probable. D'ailleurs, jusqu'à présent, on n'a trouvé qu'une arme contre la calomnie : le mépris.

~ Tout le monde n'envisage pas la calomnie de la même façon.

Le docteur Véron disait :

— La calomnie est la meilleure de toutes les réclames ; c'est celle qui fait le plus de bruit et qui coûte le moins.

Roqueplan disait :

— Ce diable de Véron est plus fort qu'on ne pourrait croire ; ne voilà-t-il pas qu'il fait semblant d'être calomnié !

~ L'auteur de la *Chartreuse de Parme*, qui avait été plus calomnié que personne, prétendait que la calomnie avait du bon. Voilà ce qu'il en disait dans une lettre adressée à la seule femme à laquelle il voulût bien reconnaître du mérite :

« Je ne hais pas la calomnie autant que vous le pourriez croire ; elle a ses bons et ses mauvais côtés, comme toutes les choses de ce monde.

« Elle m'a fait connaître le degré d'amitié de certaines personnes. C'est lorsque j'ai été le plus calomnié que mes rares amis ont été vraiment affectueux ; leurs serremments de mains étaient plus expressifs, leur salut plus amical, et je lisais sur leur visage un sentiment de compassion qui jurait heureusement avec la joie répandue sur la figure de mes ennemis. »

~ On a célébré le mariage que j'annonçais l'autre jour entre un prince étranger et la veuve d'un négociant.

Le prince et la princesse partent pour l'Italie, comme il convient à de nouveaux mariés.

On appelle bien improprement l'Italie le pays du soleil, il serait plus logique de l'appeler le pays de la lune de miel.

Le monde parisien est fort curieux, de sa nature, et il est assez excusable, parce qu'il n'a pas grand-chose à faire. Après s'être fort tourmenté pour savoir si le prince était bon teint et si la nouvelle princesse ferait bien dans le paysage, les indiscrets ont jeté les yeux chez les voisins.

Les mineurs savent que lorsqu'on trouve de l'or dans un endroit il y en a à côté ; les chercheurs de dots parisiens ne sont pas plus bêtes que ceux de Californie, et ils se sont mis à piocher tout autour de la demeure de la riche veuve.

Leurs efforts et leur sagacité auraient été récompensés au-delà de leurs espérances : ils ont trouvé six veuves dans la maison !

~ Six veuves riches et, ma foi, pas trop mal.

Cette maison fortunée, qui contenait sept veuves et qui appartient à une huitième, est en train de devenir légendaire.

On ne l'appelle plus que la maison des veuves ; les étrangers vont la visiter. Les célibataires la regardent d'un œil d'envie, et, de trois à cinq heures du soir, on peut voir tous les princes étrangers en disponibilité se promener d'un air mélancolique, mais qui n'est pas sans espoir, sur le large trottoir de cette maison privilégiée.

Puissent ces promenades persistantes trouver leur récompense !

~ Vous savez qu'il y a des gens qui vont dîner peu ou point dans un restaurant borgne et qui après vont se promener devant Bignon ou le café Anglais, un cure-dents à la bouche, pour persuader au monde, qui n'a que faire de s'occuper d'eux, qu'ils viennent de prendre leur repas dans l'un des somptueux établissements du boulevard.

Vous savez aussi qu'il y a aux courses de jeunes messieurs qui parient tout haut cent louis pour *Triboulet* et cinquante pour *Sensitive*, et qui, en réalité, ne sont véritablement que pour cinquante sous ou trois francs. Ce petit mensonge, encore plus innocent qu'il n'en a l'air, est pratiqué pour éblouir les femmes qui ont ajouté une acception pittoresque au verbe éclairer, et qui se tordraient de rire à ces malices cousues de fil blanc, si elles se tordaient pour rien.

~ Pour faire suite à ce chic platonique, les mêmes vantards se mêlent aux princes qui stationnent devant la *maison des sept veuves*.

Les Parisiens ne s'y trompent pas ; mais les veuves du Marais pourraient s'y laisser prendre.

Toutes les fois qu'il y a une bêtise à la mode, on est sûr de voir le commerçant parisien en profiter avec son esprit d'à-propos qui n'appartient qu'à lui.

Un chemisier voisin a eu l'idée de remplir son étalage de mouchoirs illustrés de couronnes de princes ; ce qu'il en vend est inimaginable.

~ Bertall, notre collaborateur, Bertall, qui a été le confrère de Balzac et aussi le confrère de Gavarni, vient d'avoir la douleur de perdre sa femme.

M^{me} Bertall d'Arnoux était une femme éminemment distinguée et bonne, qui laisse d'unanimes regrets.

Tout Paris avait vu cette heureuse mère, promenant aux Champs-Élysées trois adorables petites filles qu'elle avait mises au monde le même jour.

M^{me} d'Arnoux est morte d'une maladie de poitrine, maladie lente et cruelle, sans avoir la consolation d'embrasser son fils aîné, qui revient de Chine, où il occupe avec distinction un poste élevé.

L'unique désir de cette pauvre mère était de revoir ce fils, éloigné d'elle depuis trois ou quatre ans.

Elle ne disait pas à son médecin :

— Docteur, me guérirez-vous ?

Elle lui demandait :

— Aurai-je le temps d'attendre mon fils ?

M^{me} Bertall a été enterrée mardi ; l'église était pleine d'une foule d'élite qui s'associait bien sincèrement aux douleurs de cette famille si cruellement éprouvée.

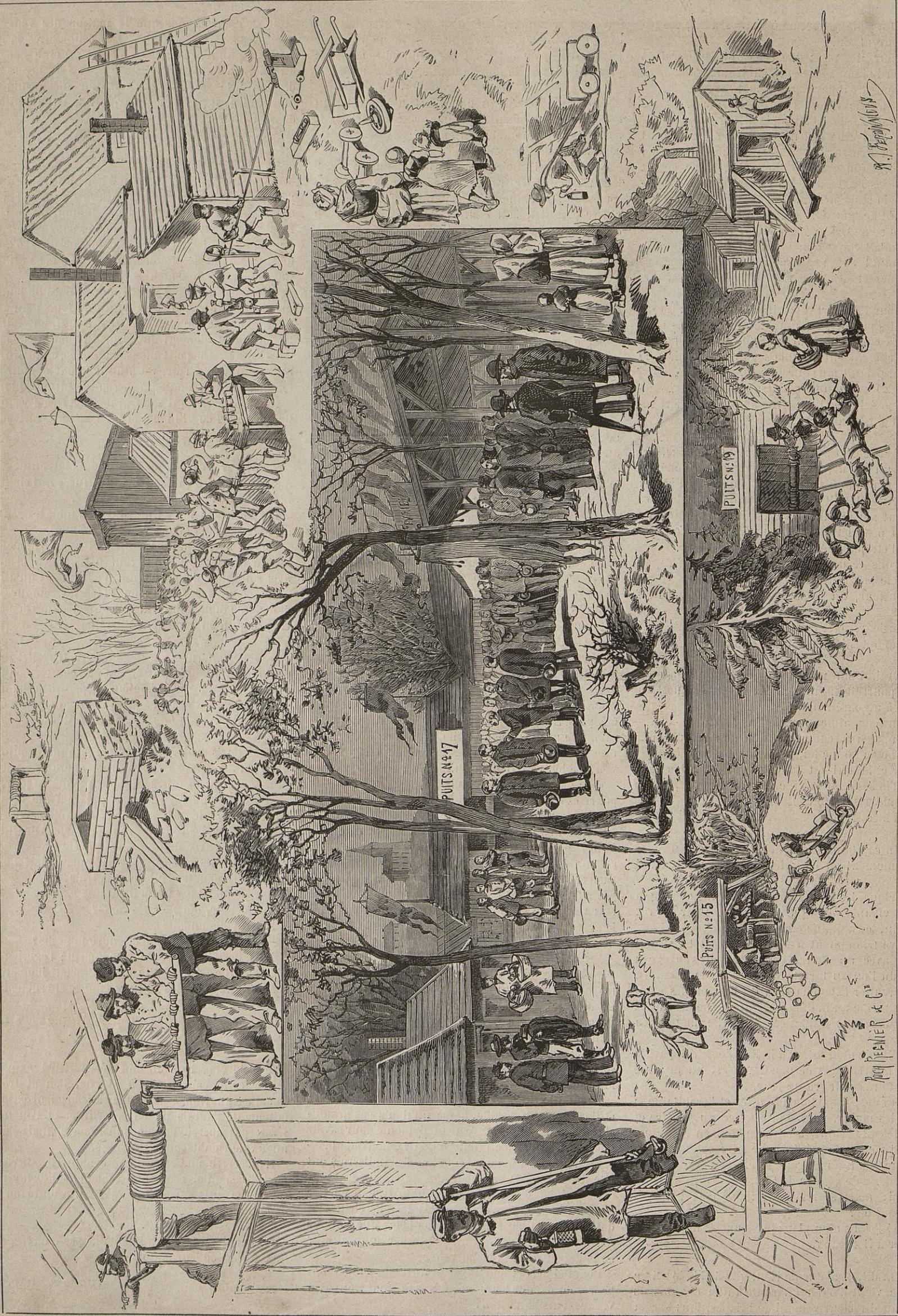
M. Georges d'Arnoux n'arrivera que dans huit jours.

~ Je cherchais un mot très-spirituel pour terminer cette causerie déjà longue, j'en ai trouvé quelques-uns ; mais ils ne me satisfaisaient pas parfaitement, j'aurais pu en emprunter et l'on ne se serait pas aperçu de ma supercherie, mais j'aime mieux ne rien devoir à personne.

Il m'arrive une excuse toute naturelle, inventée par l'Académie. C'est une maladie toute nouvelle que les savants appellent, — j'en rirai toute ma vie, — *la crampe des écrivains*.

Que dites-vous de cette maladie ?

En vérité, si les médecins n'ont pas d'ouvrage, ce ne sera pas de leur faute.



Descente de l'ingénieur en chef dans un puits. Réservoir. Réjouissances des ouvriers. Harangue au bourgmestre. Dans les galeries. Machines d'exhausse. Puits. BELGIQUE. — Inauguration des Galeries de drainage sous la forêt de Soignes, pour le service des eaux de Bruxelles. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Leo von Ellior, notre correspondant.)



RUSSIE DU SUD. — Bessarabie. — Déblayement de la voie ferrée, entre Kischeneff et Binder, au passage du train du général commandant à Kischeneff.
(Dessin de M. Viege, d'après le croquis de M. Kauffmann, notre correspondant.)

NOS GRAVURES

Russie

UN hiver implacable et des plus rigoureux continue à sévir, cette année, sur les provinces riveraines du Danube et de la mer Noire, vers lesquelles tous les regards de l'Europe sont portés en ce moment. Depuis bientôt cinq mois la neige recouvre les vastes plaines de la Bessarabie, où se trouvent cantonnées les troupes russes, et gêne les communications.

Le dessin de notre correspondant représente le train du général chef d'état-major de l'armée du Sud, commandant à Kischeneff, arrêté par d'épais tourbillons de neige entre cette ville et Binder. Bien qu'armée d'une chasse-neige, la locomotive ne peut percer ces montagnes glacées, qui ont plus de 5 mètres d'élévation en cet endroit. Aussi le train est-il forcé de stationner et d'attendre l'arrivée de nombreuses corvées de soldats russes. Ceux-ci, armés de râtaux en fer et de pelles, enlèvent la neige, où ils enfoncent jusqu'aux reins, et la jettent dans des traîneaux à bras, qu'ils vident ensuite sur les bas-côtés de la voie.

Nous donnons également dans ce numéro un dessin des plus typiques sur l'armée russe. Ce sont deux Cosaques emportant leur fourrage par un procédé aussi ingénieux que primitif. Ces cavaliers ne possédant pas le filet à foin dont sont pourvus nos soldats, y suppléent de la manière suivante : deux Cosaques se placent côte à côte, séparés par une distance d'un mètre; leurs lances sont placées parallèlement, l'une sur les arçons, l'autre sur les palettes des selles, et forment ainsi un brancard improvisé que l'on charge de fourrage.

Galeries de drainage sous le bois de la Cambre et la forêt de Soignes

ON exécute en ce moment d'intéressants travaux hydrauliques sous le bois de la Cambre et la forêt de Soignes, près de Bruxelles. Jusqu'à ce jour des galeries de drainage sont creusées sur une étendue de 4,500 mètres, à 30 mètres, en moyenne, en dessous du niveau du sol et à 5 mètres sous le niveau d'eau.

Ces travaux forment le commencement d'un vaste système de prises d'eau destinées à l'agglomération bruxelloise. La population de Bruxelles et de ses faubourgs augmentant d'une manière considérable d'année en année, le débit d'eau de ses anciens réservoirs était devenu insuffisant, et c'est pour remédier à cette insuffisance que l'administration communale entreprit le drainage du bois, propriété de la ville, et celui de la forêt de Soignes, appartenant à l'État. Le droit de captation des eaux sous la forêt lui fut accordé par une loi.

La nappe d'eau, sous le bois de la Cambre, s'élève à la cote moyenne de 70, soit 50 mètres plus haut que le bas de la ville et son plus populeux faubourg, qui se trouvent à 20 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Le drainage du bois permettra d'y recueillir environ 4,000 mètres cubes d'eau par jour. Au sud du bois s'étend la forêt de Soignes, sous laquelle la galerie de drainage prolongée trouvera un accroissement de 16,000 mètres cubes d'eau de source par jour, et cette galerie, prolongée encore dans des directions déterminées, trouvera toujours de nouvelles eaux sises de plus en plus haut. Telle est l'économie du projet, approuvé, du reste, par des personnalités savantes et marquantes.

Les travaux sous le bois furent commencés il y a trois ans. Malgré toutes les difficultés qui surgirent au milieu de sables bouillants, ils furent poussés avec vigueur : on forma des mineurs, on inventa des méthodes, et, peu à peu, l'on apprit à franchir les situations dangereuses. Bref, on avançait sûrement, et le résultat, au point de vue des eaux recueillies, fut excellent.

Il y a un an à peine, on commençait les travaux sous la forêt. Au moyen de machines d'épuisement installées en des points où le terrain avait été reconnu ré-

sistant, on creusa des puits à 5 mètres sous la nappe d'eau, et, du fond de ces puits, on dirigea des galeries d'une part au sud de la forêt, d'autre part au nord, vers le bois, pour rejoindre les galeries déjà pratiquées de ce côté. La jonction a été opérée le 5 février dernier, après une traversée de 800 mètres dans les sables bouillants. A cette occasion, une collation a été offerte aux braves mineurs dont le tranquille courage a su triompher de grandes difficultés.

L'honorable bourgmestre de Bruxelles, M. Anspach, a voulu être de la fête. Il s'est rendu sur les travaux, où il a hautement félicité les ouvriers, les employés et leur chef, pour la persévérance et l'habileté dont ils ont fait preuve dans cette périlleuse entreprise.

LÉON BAUDOUX.

Tableau de M. Pelouse

EST dans la vallée de Cernay que M. Pelouse puise la plupart de ses ravissants paysages; pour l'artiste qui sait voir ou qui sait s'asseoir, comme on dit, tout est prétexte à tableau; aussi M. Pelouse ne cherche-t-il pas les grandes compositions, il fait plutôt de grands tableaux avec des petits coins de la nature, ce qui est souvent aussi difficile que de faire de grands aspects dans des petits cadres. On se souvient de cette immense toile du Salon de 1873, représentant un chemin dans un bois à demi dépouillé de ses feuilles, au bord duquel une paysanne lie un fagot. Ce fut presque une révélation de ce grand talent qui, malgré quelques défaillances, répondit complètement à ce qu'il promettait. Le tableau de cette année, où l'artiste s'est un peu plus préoccupé de la composition, a été un vrai régal pour le public. Nous ne pouvons malheureusement que rendre la forme et l'effet général sans la couleur, et cet éclat lumineux si réussi d'un coucher de soleil à travers l'élégante feuillée. Le bûcheron qui sape les sveltes bouleaux peut maintenant continuer son œuvre. Cette page riante de la nature restera dans tous les yeux qui l'ont contemplée dans le tableau de M. Pelouse.

Nos Statues

LA figure en marbre de M. Christophe, le Masque, que nous reproduisons, est une œuvre de longue haleine, qui a demandé plus de dix années de travail à son auteur. S'il manque le charme à ces formes un peu masculines de la créature à double face, il n'y manque ni le talent, ni la puissance de conception. Qui ne se souvient de cette originale statue placée au milieu de la nef orientale du palais de l'Industrie au dernier Salon? Vue comme nous la représentons, on a la face de la figure humaine et le profil du masque tragique dont elle se couvre; mais, vue du côté de la face de ce masque, la vraie tête disparaissant, la figure encore complète dans ses proportions devient la personnification de la Tragedie.

Il y a là une pensée profonde qui exigeait une grande expérience de la statuaire. M. Christophe, passé maître depuis longtemps, a su vaincre toutes les difficultés pour arriver à son but et présenter une œuvre personnelle qui fait le plus grand honneur à l'art contemporain.

L'Idylle, de M. Millet de Marcilly, du dernier Salon également, forme un contraste que nous avons voulu avec ce style sévère : c'est la grâce et la jeunesse, la naïveté et la joie exprimées par une de ces nymphes qu'on rêve au bord des ruisseaux ou sous les pampres des pays primitifs.

D'un style élégant et fin, la jolie figure de M. de Marcilly formait un des plus charmants motifs décoratifs du grand escalier monumental de la dernière Exposition de l'Union artistique des Beaux-Arts. Nous voudrions voir cette charmante statue, en marbre, dans l'un de nos parcs, à l'ombre des charmilles et au milieu des fleurs; elle est assez poétique pour cela.

L'œuvre de M. Laforesterie, le Vin nouveau, semble puisée à la même inspiration; c'est la mythologie à

la portée des yeux modernes, qui ne sont pas fâchés de trouver quelque chose d'humain dans les dieux nouveaux. Le titre de l'auteur rend parfaitement cette idée, et la tête spirituelle et riante de sa statue se tient mieux sur de vrais pieds que sur les pattes velues d'un faune.

Le nouveau Ministère de la guerre

NOTRE gravure dit plus que tout ce que nous pourrions écrire sur ce magnifique hôtel, l'une des plus considérables administrations du monde. Il mesure, 3,841 mètres et compte 152 pièces nouvelles, ajoutées aux 907 pièces des anciens bâtiments y adjacents. Le style, plus élégant que sévère de sa façade nouvelle et de sa tour carrée à cadran doré, est du meilleur goût, et l'on peut dire que l'architecte qui l'a conçu a doté la capitale d'un de ses plus beaux monuments modernes.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXXIV

LA REVANCHE DU POÈTE (*)

Comment, voici trois mois à peine,
Qu'après avoir longtemps lutté,
Il mourut, un jour à la peine,
Simple et fier dans sa pauvreté,

Et ceux-là qui, le cœur tranquille,
L'abandonnaient cruellement,
Inventent un regret stérile
Pour le célébrer hautement!

Ils lui donnent un buste en plâtre,
A lui qu'ils n'ont pas secouru,
Et le fêtent en plein théâtre,
Parmi le public accouru...

Pauvre homme! a-t-il vu de sa tombe
Cet ironique lendemain?
Un buste à celui qui succombe,
Au vivant pas même du pain!

Certes sa douleur fut discrète :
Le public l'ignora toujours;
Car il s'amoindrit, le poète
Dont la voix appelle au secours;

Mais enfin, ces amis posthumes,
Auront dû le fêter moins tard,
Et pour guérir ses amertumes,
Ne pas attendre son départ!

Qu'est-ce donc que la vie humaine
Pour imposer un pareil sort,
Aux poètes, forçats sans chaîne,
Qui ne sont libres qu'à la mort?

Depuis Eschyle, qu'un archonte
Condamnait à l'exil brutal,
Jusqu'à Gilbert mourant de honte
Sur un matelas d'hôpital,

Qu'il soit humble ou qu'il soit célèbre,
Immortel ou presque inconnu,
Le poète, — ô de-tin funèbre! —
Meurt sous l'outrage ou presque nu!

Voyez! — Ici Dante qui veille
Avec un Guelfe pour geôlier;
Là, l'échoppe où le grand Corneille
A fait recoudre son soulier;

L'humanité, cette coquine,
T'a-t-elle assez raillé longtemps,
Toi dont le nom de Lamartine
A fait frissonner mes vingt ans?

(*) Une ville de France a inauguré le buste d'Edmond Plouvier, il y a quinze jours, sur la scène du théâtre. — Voir l'avant-dernier numéro du *Monde illustré*.

Hugo? — Voyez le droit et calme,
Comme Shakespeare son égal;
Combien d'insultes sur la palme
Qui couvre son front triomphal?

Pauvre Plouvier! Je le compare
Aux plus illustres, n'est-ce pas?
C'est que si la fortune avare
Devra mettre son nom plus bas,

Si, lui, mourut oublié presque,
Ne laissant pas d'œuvres debout,
Ainsi qu'un grand mur peint à fresque,
Dont le temps doit effacer tout,

Une chose lui fut commune
Avec les maîtres : la douleur.
A tout poète la fortune
Ne fait pas grâce du malheur!

Qui sait si ce n'est juste, en somme?
Sur terre il faut tout acheter.
Le poète, plus qu'un autre homme,
Doit toujours souffrir et lutter;

Sa revanche, il l'a bien gagnée
Par la torture et par les pleurs;
Monte au ciel, âme résignée,
Tu vis, de ce jour où tu meurs!

Car même une obscure mémoire,
Qu'on croit éteinte, voit souvent
Luire comme un rayon de gloire
Sur un nom demeuré vivant!

Pas de plaintes! Le ciel est juste
Qui nous fit des destins si beaux...
Le laurier ressemble à l'arbuste
Qui ne croît que sur les tombeaux!

ALBERT DELPIT.

21 mars 1877.

LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE

DES MUTILÉS PAUVRES

Si l'on vous disait qu'un jour il y a eu grand gala dans l'Olympe, où Pélops, fils de Tantale, fut coupé en morceaux et servi au festin des dieux, lesquels, ayant découvert ce crime, jetèrent les membres du jeune prince dans un bassin d'où Clotho les retira, moins l'épaule, que la blonde Cérés avait mangée et que Jupiter remplaça par une épaule en ivoire...

Et si l'on ajoutait qu'au musée du Louvre il existe un vase étrusque sur lequel est représenté un Apollon avec une jambe artificielle, et que sur deux marbres antiques sont figurés des soldats romains portant dans leurs bagages des jambes de bois...

Vous répondriez, sans nul doute, que c'est de l'histoire ancienne et que tout le monde connaît l'origine de la *prothèse*, ou art de remplacer les membres perdus.

Vous n'ignorez pas alors qu'Ambroise Paré, le patriarche des chirurgiens français, est le premier qui ait décrit des appareils prothétiques. Il parle de la jambe du pauvre, ou pilon, encore en usage de nos jours, et de la jambe articulée en acier du riche.

Et, comme de la mythologie et des anciens, nous avons dû passer, sans transition, au médecin de Catherine de Médicis, nous devons passer de même au comte de Beaufort, dont les inventions, ayant pour but de soulager surtout les amputés nécessiteux, pourraient être appelées : « pied, jambe et bras du pauvre ».

Notre éminent philanthrope, pour bien se rendre compte de toutes les ressources des mécanismes, s'est livré d'abord à une étude des machines compliquées, ce ce qui l'a amené aux moyens simples.

Voici d'abord le pied artificiel, auquel les hôpitaux civils et militaires de Paris ont donné le nom de *Pied Beaufort*, rendant ainsi hommage à l'homme de bien qui consacre sa vie au soulagement des mutilés avec un zèle infatigable au-dessus de tout éloge. Ce pied s'adapte au montant de la jambe de bois et remplace le pilon sur lequel il a l'avantage d'allonger le pas, de donner plus d'équilibre à la marche et d'obvier au choc que le corps éprouve lorsqu'il porte sur le sol.

Après le pied vient la jambe de bois; elle est articu-

lée au genou au moyen d'une charnière; elle est plus légère que la jambe en acier. Il faut la considérer comme une espèce d'étau, dans lequel le membre blessé trouve des points d'appui.

Gœthe, le créateur du *Foerst*, a illustré *Goetz avec la main de fer*. C'était une main très-ferme; car, dans une discussion avec des juges, le célèbre chevalier, emporté par la colère, frappa sur la table du conseil et la cassa en morceaux. Lors des combats, il se faisait visser son épée dans cette main et portait de terribles coups à ses ennemis.

Il n'en portait pas de moins terribles non plus aux marchands qu'il battait et dévalisait sur les grandes routes de l'Allemagne. Aussi ces infortunés se jetèrent-ils aux pieds de l'empereur Ferdinand, pour implorer aide et protection contre Goetz et son compagnon qui n'avait qu'une jambe. Sa Majesté chercha à consoler ses fidèles sujets en leur disant : « Que Dieu vous protège, bonnes gens, et vous ait en sa sainte garde! Mais que puis-je faire contre ces braves et féroces chevaliers, dont l'un n'a qu'une main et dont l'autre n'a qu'une jambe? Miséricorde divine! S'ils avaient chacun deux mains et deux jambes, ils seraient capables de faire crouler mon empire. »

La main articulée inventée par M. de Beaufort n'est peut-être pas aussi solide que celle de Goetz, mais elle se prête, certes, à des mouvements plus délicats et plus utiles. Elle se compose d'un seul morceau de bois auquel s'adapte un pouce mobile, en tout deux pièces; il est impossible d'obtenir forme et mouvement avec moins de travail. Ce système permet non-seulement d'utiliser l'effort imprimé à l'appareil pour le faire agir, vu que la rigidité des doigts exclut toute déperdition de force; mais il rend cette main utile dix fois moins coûteuse que la main inutile à doigts flexibles. Aussi l'administration donne-t-elle maintenant aux amputés sortant des hôpitaux des bras artificiels, ce qui eût été, dans l'ancien état de ces appareils, une générosité très-dispendieuse, n'ayant d'autre but que de cacher une difformité.

Ces inventions, une fois entrées dans le domaine de la pratique, M. de Beaufort a fondé une œuvre intitulée : *Assistance aux mutilés pauvres*, et a comblé ainsi une lacune qui existe dans la charité publique. Quand une personne, dont l'unique ressource est le travail, vient de perdre un membre, elle est, par cela même, vouée à l'infortune. Il est donc important qu'une société de bienfaisance spéciale prenne en main les intérêts des mutilés et cherche à atténuer, autant que possible, les terribles conséquences de leur malheur par tous les moyens que peut suggérer la sympathie si fertile en combinaisons charitables.

Pour faire partie de cette honorable société — où l'on se trouve en bonne compagnie — il suffit d'en manifester le désir et d'accompagner la demande de la cotisation annuelle de 1 franc. On a alors acquis le droit, qui est même un devoir, de recommander des mutilés pauvres auxquels seront envoyés, de près comme de loin, les secours voulus.

Qui ne connaît pas un malheureux amputé à soulager? Adressons-le tout de suite à M. de Beaufort, qu'il ne faut pas remercier de ses soins; il nous répondrait : « C'est moi qui suis votre obligé. »

ÉMILE WITH.

COURRIER DU PALAIS

Les causes criminelles se suivent. — La femme coupée en morceaux. — Les impressions de la foule. — Solution délicate. — La criminalité légale. — N'exécutez que la loi! — La défense. — Le dernier mystère. — Moyaux condamné en Belgique. — Si l'on avait su! — Souvenirs d'enfance. — Le massage. — Comment on ne maigrit pas. — Comment on pourrait maigrir. — Les parents cruels. — Un suicide à vingt ans.

Il est entendu que je n'aurai pas le temps de respirer. Après Godefroy, Prieur Delacombé; après Prieur Delacombé, Billoir; et voici que Moyaux apparaît à l'horizon judiciaire.

Nous en sommes donc à « la femme coupée en morceaux », et Dieu sait si, chaque matin ou chaque soir, les journaux de toutes les couleurs et de toutes les nuances ont usé de ce titre, qui offrait toute l'attrac-

tion de l'horrible et tout le parfum d'un mystère. L'horrible est resté et le mystère s'est évanoui; pas assez complètement, peut-être! Vous vous rappelez sous quelle forme lugubre le fait s'est présenté d'abord : deux tronçons d'un cadavre de femme sont trouvés, le même jour, dans le lit de la Seine; quelle est la victime? Toute la police est sur pied, toute la presse s'émue, donne l'éveil et fait de chaque lecteur, qu'elle passionne, un guetteur vigilant et attentif. Le terrible problème a tout l'attrait d'une charade ou d'un rébus, plus l'indignation pour stimulant, plus la conscience d'un acte de justice à accomplir.

Voyons donc, se demande chaque abonné, quelle peut bien être la femme qui a disparu parmi mes connaissances?... La question se pose ainsi un millier de fois au moins dans chaque département, dans chaque ville, dans chaque village; de là, les suppositions les plus hardies, les conjectures les plus téméraires; de là, dix mille indications vagues, confuses; de là, des centaines de pistes à suivre, et que l'on a suivies, pour aboutir à l'erreur; mais aussi, pour arriver à la découverte de la vérité, la bonne piste se trouvant indiquée au milieu des autres. La femme ainsi tuée et dépecée se nommait Jeanne Le Menach et le coupable était Billoir.

Je ne puis pas avoir la prétention de vous raconter l'affaire, de noter les détails et les incidents d'un procès criminel que tout le monde a lu et auquel même beaucoup de personnes ont assisté, car, de l'aveu de tous les reporters et chroniqueurs judiciaires, mes confrères et amis, jamais on n'avait vu pareille affluence de curieux à la cour d'assises. Parmi cette foule, il n'y avait pas, croyez-le bien, deux courants d'opinion sur la culpabilité, ou plutôt sur le verdict à rendre, sur la peine à prononcer, non! non! une unanimité foudroyante, implacable, ne voulant ni écouter, ni entendre, ni raisonner surtout! La question était pourtant délicate à résoudre et méritait bien un examen calme et sérieux. La scène finale de ce drame trop réel s'était passée sans témoins entre l'accusé et la victime; l'accusé seul pouvait donc la raconter, et son récit ne pouvait être contrôlé que par des antécédents et des déductions. Oui, j'ai tué, a dit Billoir, mais sans le vouloir et sans le savoir; j'ai frappé dans un accès de colère, aveuglé par l'ivresse, et le coup, bien malgré moi, a été fatal; tout ce qui a suivi a été horrible, hideux; mais je n'ai eu qu'une pensée, qu'un but : cacher un crime involontaire. L'organe de l'accusation, M. l'avocat général Choppin d'Arnouville, l'a exposé lui-même avant d'entrer dans la discussion :

« Ah! vous pouvez m'en croire, si, dans l'étude de cette « information, j'avais trouvé incertaine ou douteuse la « question qui nous préoccupe; si, au lieu d'un assassinat, je n'avais trouvé qu'un meurtre, avec quelle « fermeté je me serais dressé en face de ces entraîne- « ments d'une foule qui ne peut juger qu'avec ses im- « pressions. Avec quelle énergie sincérité je vous « aurais dit : Messieurs, prenez garde, toute cette bou- « chérie humaine ne fait qu'ajouter à l'horreur du « crime, mais ce n'est pas là qu'est la criminalité lé- « gale. Arrêtez! n'écoutez pas le cri de la conscience « publique qui réclame une expiation exemplaire; ar- « rêtez!... n'exécutez que la loi! »

Mais les témoignages qui montrent Billoir achetant d'avance de la sciure de bois, allant d'avance examiner la berge de la Seine, et choisir la place où il fera disparaître les deux tronçons d'un corps qui est encore plein de vie, mais les paroles compromettantes qu'il a prononcées; mais surtout la déposition de M. le docteur Bergeron, voilà la preuve de la préméditation, de l'assassinat.

La seule question qui ne me paraisse pas résolue complètement, c'est le mobile du crime! Jeanne Le Menach ne voulait pas quitter Billoir; elle aurait poursuivi, persécuté, celui qui avait dissipé ses économies, et Billoir redoutait une lutte, des récriminations, le scandale; il pouvait fuir, disparaître; dans cette immense ruche qu'on appelle Paris, ne suffit-il pas de changer de quartier? voilà ce qui, pour moi, reste mystérieux dans cette affaire!

M^e Georges Lachaud a malheureusement présenté cette défense à laquelle venaient en aide même les habitudes d'intempérance et les surexcitations brutales constatées chez l'accusé par les témoins à charge.

Le dénoûment vous est connu; je n'ai donc plus rien à dire de Billoir.

Mes lecteurs savent avec quelle réserve ma chronique

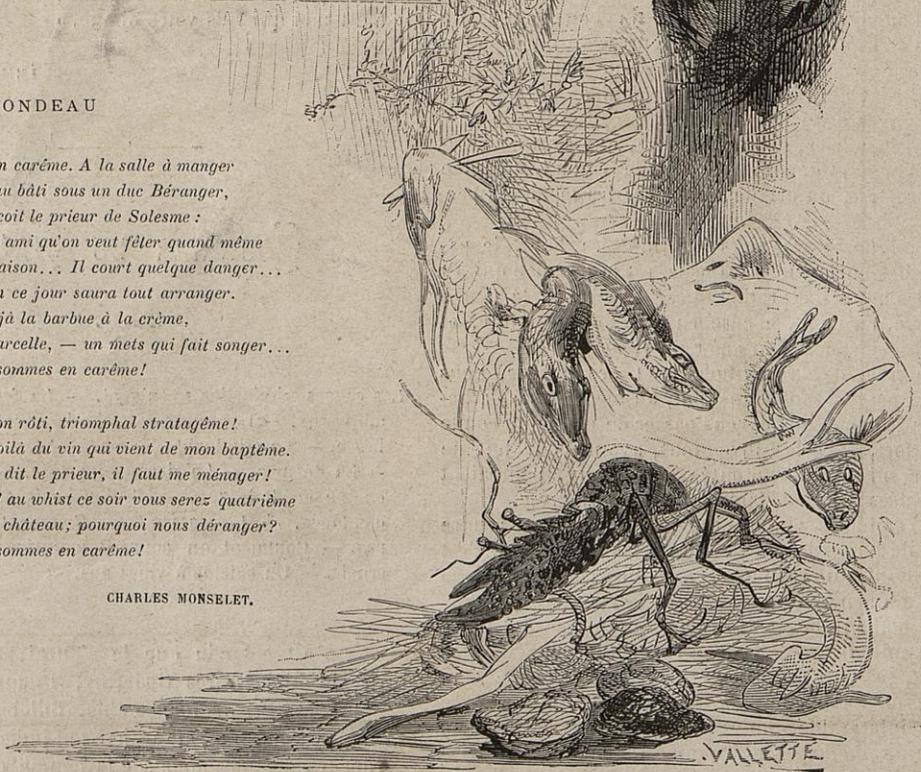


RONDEAU

Nous sommes en carême. A la salle à manger
 Du vieux château bâti sous un duc Béranger,
 La marquise reçoit le prieur de Solesme :
 C'est un savant ami qu'on veut fêter quand même
 Et malgré la saison... Il court quelque danger...
 Non, Yvonne en ce jour saura tout arranger.
 Elle a servi déjà la barbue à la crème,
 Le salmis de sarcelle, — un mets qui fait songer...
 Nous sommes en carême!

Puis, l'esturgeon rôti, triomphal stratagème!
 « — L'abbé, voilà du vin qui vient de mon baptême.
 « — Marquis, dit le prieur, il faut me ménager!
 « — Bon! bon! au whist ce soir vous serez quatrième
 « Demeurez au château; pourquoi nous déranger?
 Nous sommes en carême!

CHARLES MONSELET.



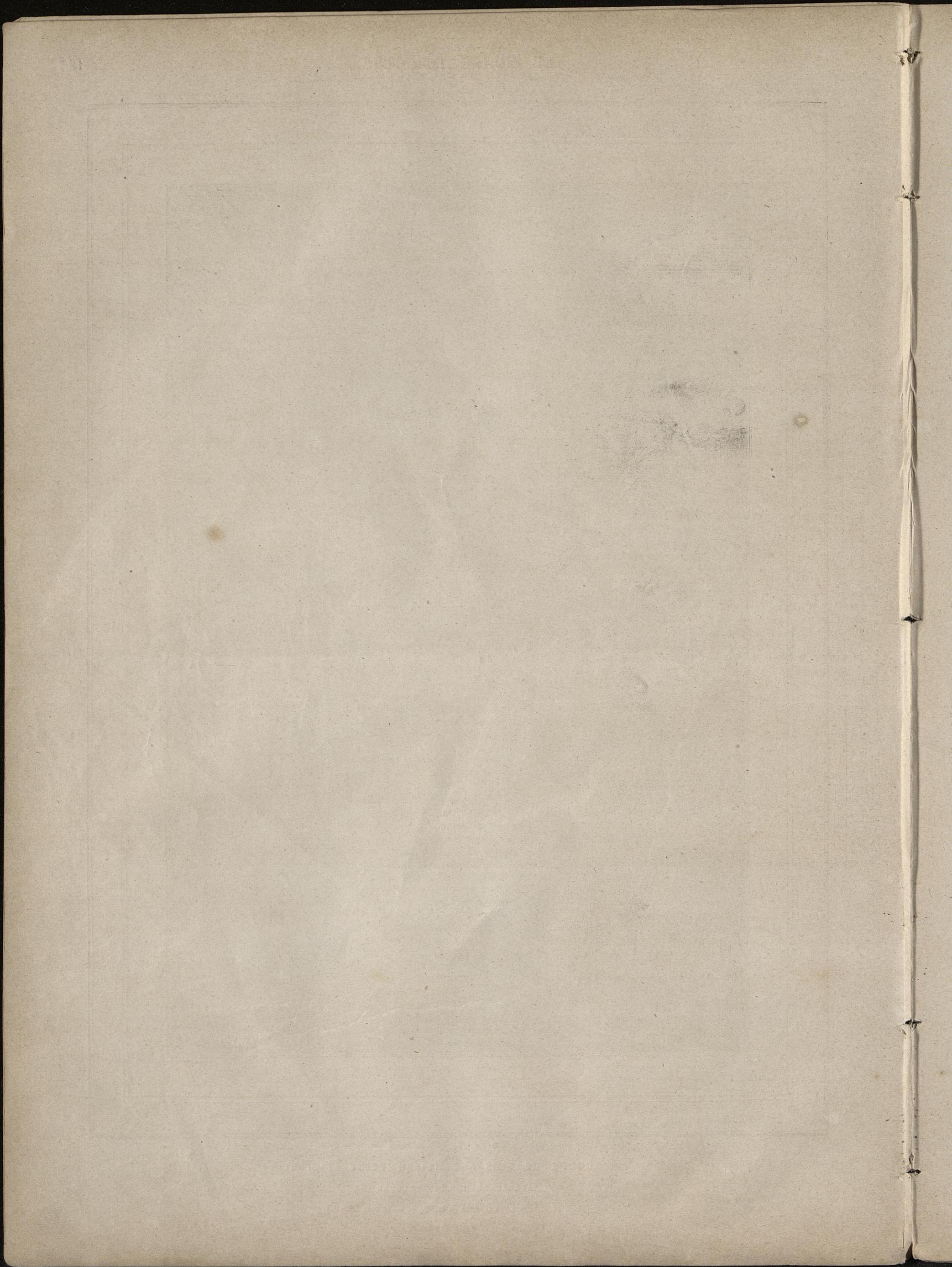


Jules J. Née

UNE COUPE DE BOIS A SENLISSE (SEINE-ET-OISE)

TABLEAU DE M. LÉON PELOUZE

Dessin de M. Lavée. — Gravure de M. Coste. — (Album Goupil.)



fait parfois allusion aux accusés avant leur comparution devant la justice, et le nom de Moyaux ne figurerait pas encore dans ce courrier, si celui qui le porte n'avait été condamné samedi dernier... condamné par le tribunal correctionnel de Bruxelles à 100 fr. d'amende et à un mois de prison faute de paiement, pour port d'arme prohibée et vagabondage. Il a été condamné par défaut, bien entendu! C'est quatre mois avant le crime de Bagnex que Moyaux avait été arrêté sur le territoire belge, en état de vagabondage et porteur d'un revolver. Il se trouvait alors sous le coup d'une poursuite pour faux, mais l'extradition n'avait pas encore été demandée, de sorte qu'il fut remis en liberté. — Certes, ce fut un grand malheur, même pour lui.

Je me souviens qu'il y a bien longtemps, bien longtemps, quand j'étais encore un tout petit garçon, ne comprenant pas ce que l'on disait autour de moi, ou plutôt le comprenant à ma façon — ce qui revient au même — j'entendais parler de massage, de masseurs, de masseuses, et je voyais les interlocuteurs sourire et plaisanter à qui mieux mieux. Ma foi, si le sujet prête à la gaieté, tant mieux, car le massage existe encore; il est même, dit-on, très-florissant. Je dirai donc avec un célèbre médecin: « Dépêchez-vous d'y avoir recours pendant qu'il guérit. »

Il paraîtrait cependant que cette pratique, qui nous vient de l'Asie, n'est pas la panacée universelle et que l'embonpoint lui résiste héroïquement; c'est là, du moins, ce que les procès nous disent pour le moment. La cause a été plaidée devant la 6^e chambre du tribunal civil pour M. le docteur Girard, demandeur, et M^{lle} Céline Montaland, défenderesse. M. le docteur Girard alléguait avoir consacré deux cent trente-cinq séances de massage d'une heure chacune à rendre plus délicate, plus svelte la taille de M^{lle} Céline Montaland. L'épreuve était-elle suffisante? Voilà qui ne fait pas un doute. Or, à 10 francs par séance, M. le docteur réclamait 2,350 francs d'honoraires. Mais la gracieuse artiste répondait que le compte était exagéré et que les 600 francs d'à-compte qu'elle avait payés — cent vingt séances à 5 francs — étaient une rémunération suffisante, d'autant plus que le but n'était nullement atteint; M^{lle} Céline Montaland n'avait pas maigri.

Hélas! rien de plus tenace et rien de plus perfide dans sa ténacité que l'embonpoint! Prenez de l'exercice, un exercice violent, vous disent les donneurs de conseils; et alors qu'arrive-t-il? Que l'exercice exagère l'appétit et que les bons repas deviennent les complices de l'ennemi que l'on veut combattre. Il en est de même de vingt autres recettes infaillibles, et peut-être, sans le vouloir, M^{lle} Céline Montaland avait-elle sous la main le meilleur antidote, un procès.

Un procès ennuyeux, que l'on perd en première instance, après expertises, interlocutoires, défauts, oppositions, puis en appel, puis un pourvoi en cassation, etc. Si ce n'est pas là un procédé souverain pour maigrir, il faut y renoncer.

Mais M^{lle} Céline Montaland n'a plus même cette chance, elle a gagné son procès du premier coup; le tribunal a déclaré la rémunération suffisante.

Le tribunal correctionnel nous a encore offert le douloureux tableau d'un père et d'une mère qui, par leurs mauvais traitements, ont poussé au suicide leur fille âgée de vingt ans. Clémentine Hatt a été retrouvée dans la Seine; elle avait cousu dans son tablier une pierre du poids de 5 kilogrammes. Elle avait, à plusieurs reprises, prévenu les voisins de sa résolution.

Que vous dire de ce débat? Le père était insensible, la mère pleurait. Il était bien temps! Le tribunal a condamné les époux Hatt chacun en six mois d'emprisonnement.

Pauvre enfant! à vingt ans!

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Concert donné par M. Johann Strauss (de Vienne). — Le cinquantième anniversaire de la mort de Beethoven.

Si les splendeurs de notre Opéra n'étaient connues (jalousement enviées!) dans les deux mondes,

et au delà, il y aurait un moyen de les définir, en même temps de les célébrer. Il faudrait dire : l'Opéra de Paris peut donner une fête dans son escalier.

C'est, en effet, la fête à laquelle nous avons été convié par une lettre d'invitation partie de l'ambassade d'Autriche. Nous étions à Paris topographiquement, mais à Vienne, si l'on considérait l'amphitryon et une grande partie de la société qui avait répondu à son appel.

Bref, il s'agissait d'un concert de bienfaisance donné par M. Johann Strauss sous les auspices de son ambassadeur et avec le patronage de M^{me} la présidente de Mac-Mahon.

La salle proprement dite était fermée; et la réception avait lieu dans l'escalier, les vestibules, les couloirs du premier étage et le grand foyer. Local plus que princier, palais que Louis XIV a connu en rêve seulement... mais détestable salle de concert!

L'orchestre, composé d'une quarantaine de musiciens choisis, s'était posté dans l'avant-foyer, sous les mosaïques vénitienes. Il n'est pas nécessaire de connaître l'acoustique aussi bien que M. le professeur Lissajous, pour se figurer la cacophonie qui résulte de cette disposition des choses.

Vous avez peut-être joué à la toupie siamoise? On lance avec force une toupie qui doit trouver sa route à travers toute sorte d'obstacles. Elle va comme elle peut à travers ce dédale; à chaque fois qu'elle se heurte à gauche, c'est pour rebondir à droite, puis revenir, retourner, et de choc en choc faire des zig-zags incohérents jusqu'à extinction de force.

Une note de musique, partie de l'avant-foyer de l'Opéra, suit des chemins aussi désordonnés avant de parvenir à notre oreille. Elle se répercute tour à tour sur la voûte de l'escalier, sur les marches, puis pénètre dans le foyer, revient dans les couloirs en passant par la galerie du glacier; et comme toutes ne prennent pas la même direction, il s'ensuit un grand désarroi dans l'harmonie. Les balayeurs du lendemain matin ont peut-être rencontré quelque double croche égaré, dont ils se sont régalarés.

Cela est fâcheux, car, nous ne saurions trop le répéter, aucune capitale ne possède un local de fête plus commode et plus grandiose.

Et puis M. Strauss avait composé le programme du concert de la fleur de son répertoire.

— C'est lundi prochain, 26 mars, que tombe le cinquantième anniversaire de la mort de Beethoven.

Pourtant, nous n'avons entendu parler d'aucune cérémonie qui se prépare autour de nous pour honorer la mémoire du grand homme. A tant de froidure, nous ne reconnaissons point notre Paris, d'ordinaire plus prompt à rendre ces sortes d'hommages.

Personne n'aura pensé que la date approchait. Les journaux ont parlé trop tard; et nous-même, en cette circonstance, ne sommes pas sans reproche. Enfin gémir ne servirait de rien.

Il n'y en a pas moins apparence que lundi prochain, au Conservatoire, pas un violon ne sera tiré de sa boîte, et que pas un cierge ne sera brûlé dans les églises. Nous pouvons cependant certifier à M. M. les curés de nos différentes paroisses que Beethoven était bon catholique, et que ce n'est point s'exposer à priver pour un hérétique et un mécréant que de chanter en son honneur les messes qu'il a pris soin lui-même de composer.

Beethoven mourut donc d'hydropisie, à Vienne, le 26 mars 1827. Son agonie avait commencé l'avant-veille vers midi. « Un terrible combat, — dit Schindler, traduit par M. Sowinski, — un terrible combat commença à se livrer entre la vie et la mort (par suite de sa forte organisation, très-rare parmi les hommes) et dura, sans interruption, jusqu'au 26 mars, à six heures moins un quart du soir. Le grand maître rendit son âme à Dieu pendant une tempête qui chassait la grêle et la neige, à l'âge de cinquante-six ans, trois mois et neuf jours. »

Puis, mœurs vraiment trop allemandes pour être comprises de nous, le biographe ajoute: « Breunig et moi, obligés de nous rendre au cimetière de Währing, pour choisir une place, nous étions absents au moment suprême. En rentrant dans la chambre du malade, on nous avertit que tout était consommé. »

N'est-ce pas du cynisme que d'aller commander

ainsi l'enterrement d'un moribond avant qu'il ne soit mort? On dirait que le plus pressé est de s'avancer, d'alléger la journée du lendemain qui sera surchargée de préoccupations et de démarches pénibles. Quant au malade, on le laisse dans son coin; il n'a qu'une chose à faire, et c'est bien simple: trépasser! Ce sont ses pauvres amis qui ont tout le mal!

Il est une remarque à faire, c'est que si Beethoven était encore de ce monde, il gagnerait plus d'argent dans un seul dimanche, à Paris, qu'il n'en toucha jamais à Vienne pendant une année entière. Ses seuls droits du Conservatoire, du Châtelet et du Cirque d'hiver représenteraient une somme très-respectable.

Or, ses contemporains et compatriotes sont d'autant plus coupables de l'avoir si maigrement alimenté qu'ils comprenaient toute la sublimité de son génie. Oh! les honneurs ne lui ont pas manqué: les souverains lui envoyaient des brevets de maître de chapelle honoraire; il recevait des lettres de félicitations et presque d'adoration des musiciens du monde entier; dans la rue, la foule s'écartait avec respect sur son passage.

Mais, pendant ce temps-là, sa marmite bouillait à très-petit feu. La rougeur nous monte au front en lisant sa correspondance, qui n'est qu'un cri de détresse... plus ou moins étouffé par le sentiment des convenances.

Un seul exemple :

En 1823, Beethoven sollicita un secours du roi Louis XVIII, par l'intermédiaire de Chérubini, qui était très-bien en cour. C'est à ce dernier qu'il écrivit (en français de sa façon) :

« Très-estimable monsieur,

« C'est avec grand plaisir que je saisis l'occasion de m'approcher de vous par écrit. Depuis longtemps je l'ai déjà fait en pensée, et j'estime par-dessus tout vos compositions dramatiques... » (suit le discours du renard affamé au corbeau repu). Puis : « Je viens de finir une messe solennelle, et je suis dans l'intention d'en envoyer un exemplaire aux principales cours de l'Europe. J'ai adressé dans ce but une lettre au roi par l'intermédiaire de l'ambassade de France, pour demander à Sa Majesté l'honneur d'une souscription. Je ne doute pas que le roi n'accède à ma prière, sur votre recommandation. Ma situation critique demande que je ne fixe pas seulement mes vœux au ciel, comme d'ordinaire; au contraire, il faut les fixer aussi en bas pour les nécessités de la vie... »

« Avec la plus haute estime, votre ami et serviteur.

« BEETHOVEN. »

Du reste, on a l'inventaire de sa succession, qui, après la vente de son mobilier et de ses manuscrits de musique, et en défalquant les frais d'inhumation et les droits judiciaires, ne se monte qu'à la somme de 9,049 florins (environ 18,000 fr. de capital).

Et nous ne croyons point avoir ravalé le grand homme en montrant les trous qu'il avait aux manches de ses habits. Il est vrai que les mêmes procédés familiaux appliqués à quantité de petits musiciens seraient la ruine de leur prestige.

ALBERT DE LASALLE.

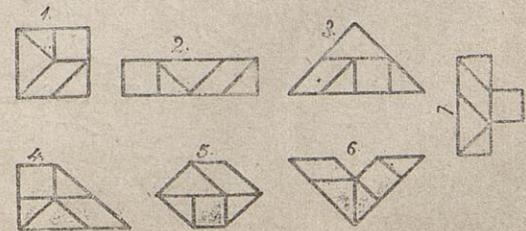
RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

SOLUTIONS DU N° 1036

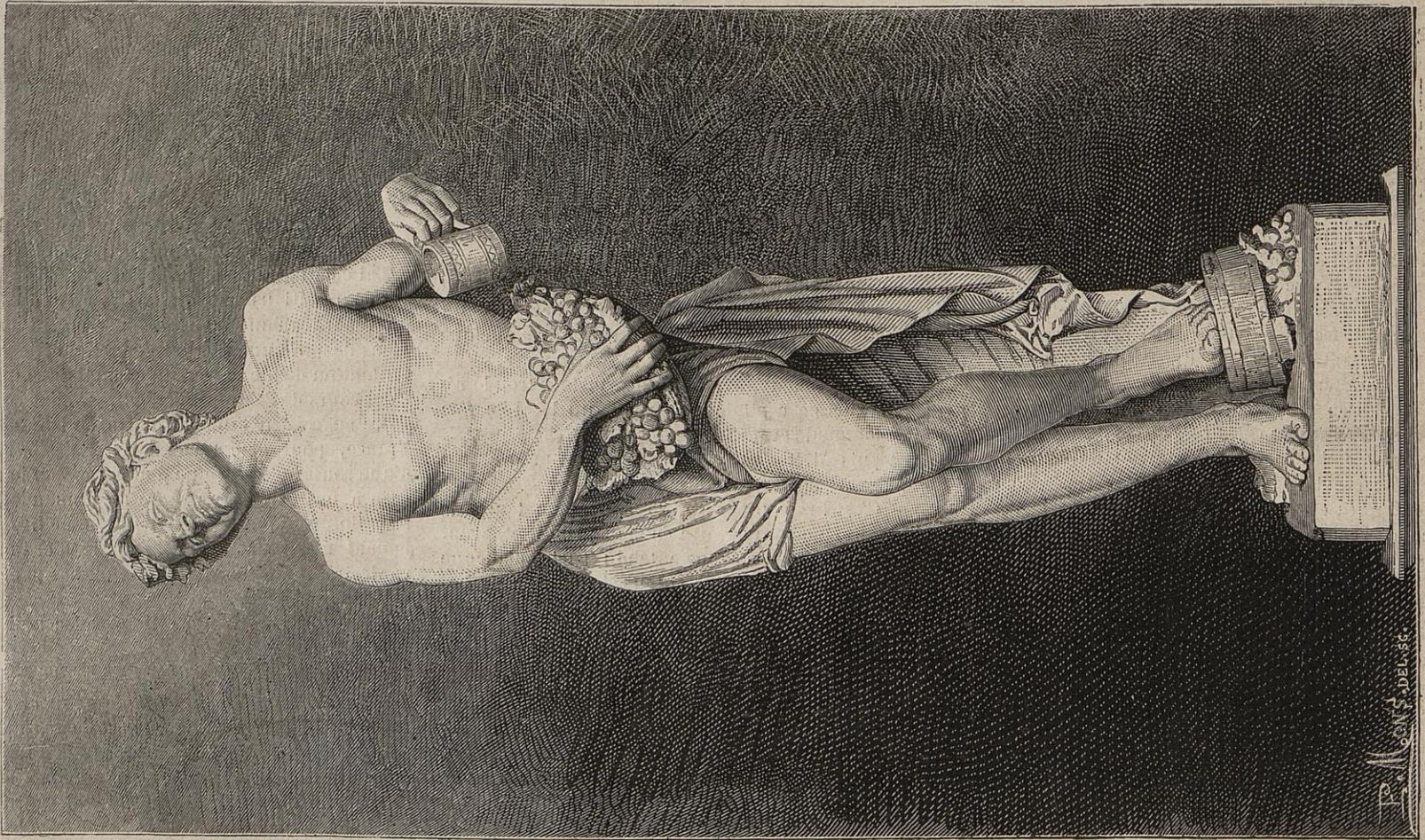
41 — ENFANTILLAGES

Le Dessin linéaire, élémentaire et amusant

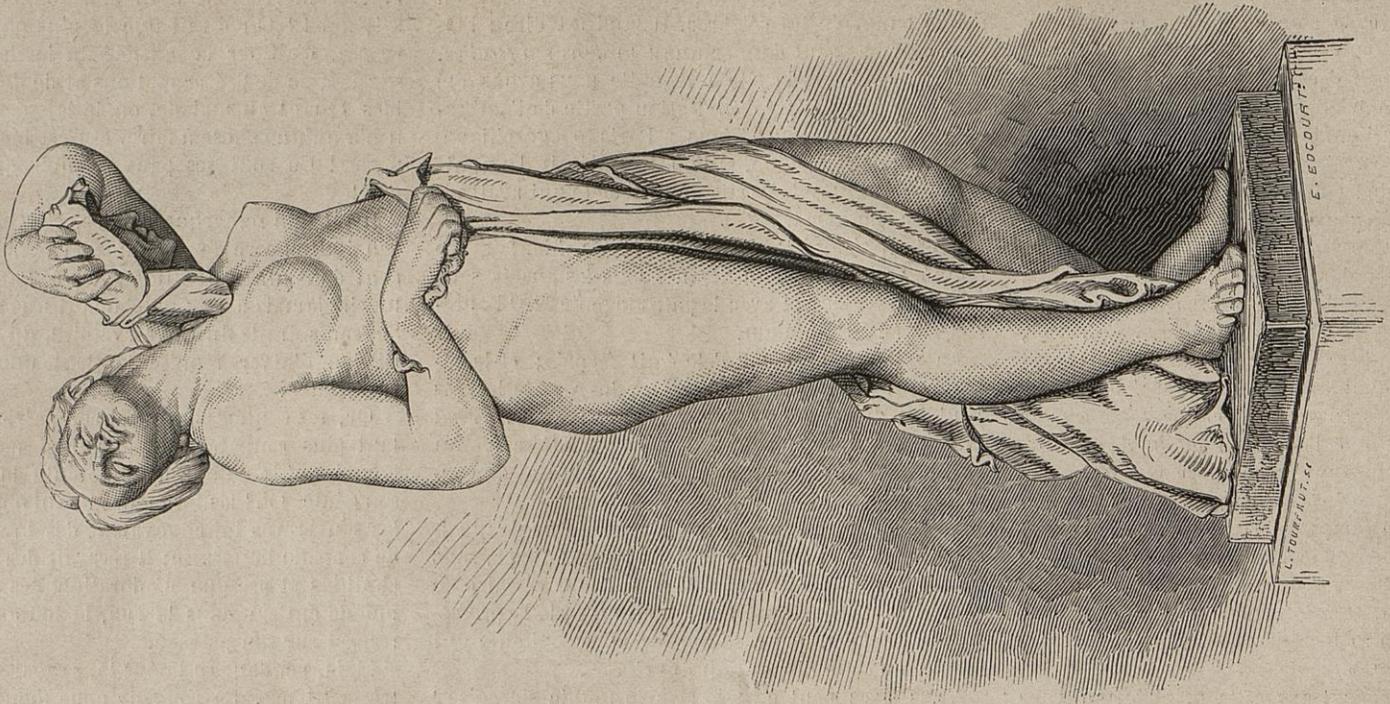
Avec les cinq petites pièces :



SALON DE 1876



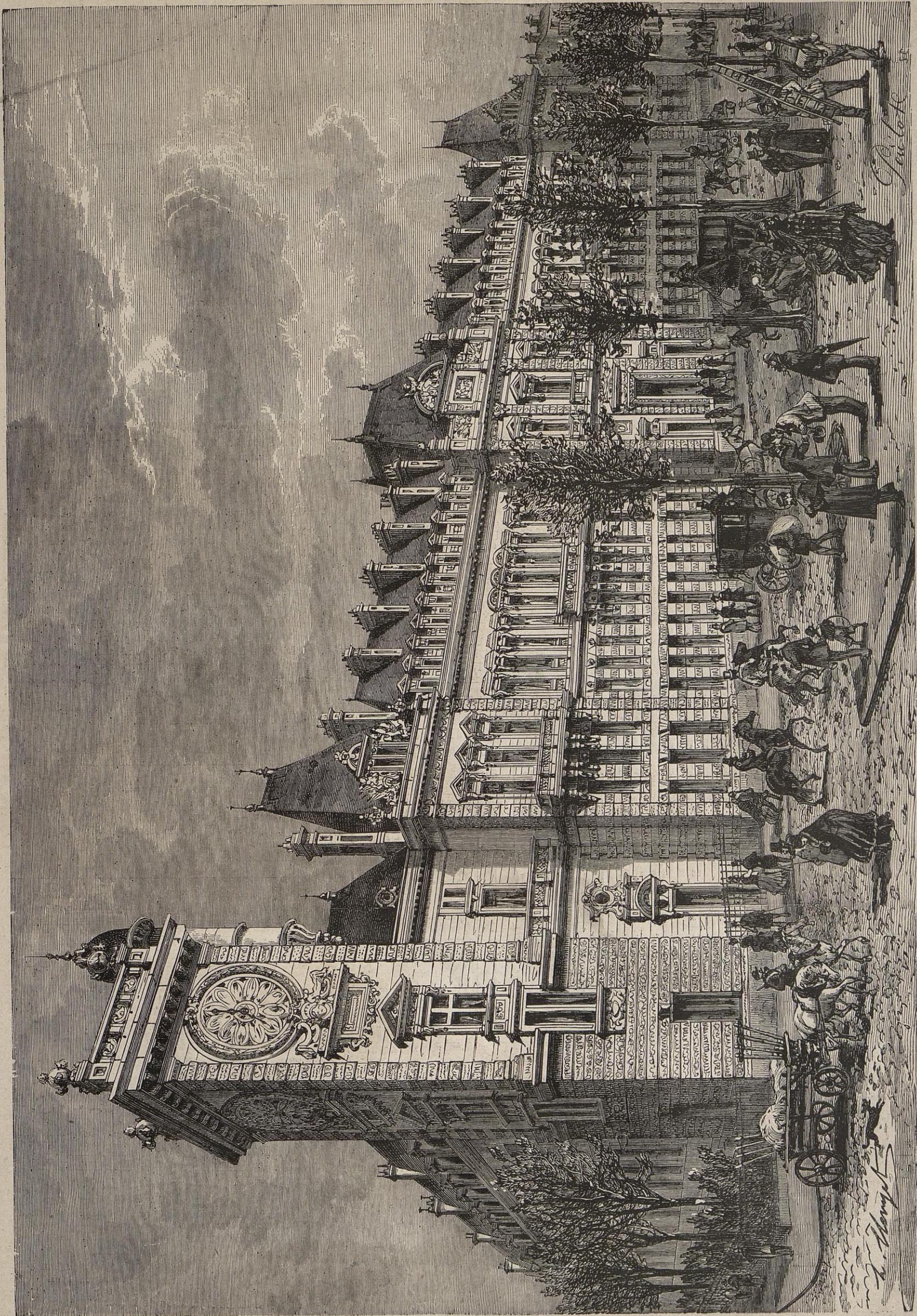
LE VIN NOUVEAU. — Statue en plâtre de M. Laforestier.



LE MASQUE
Statue en marbre de M. Christophe.

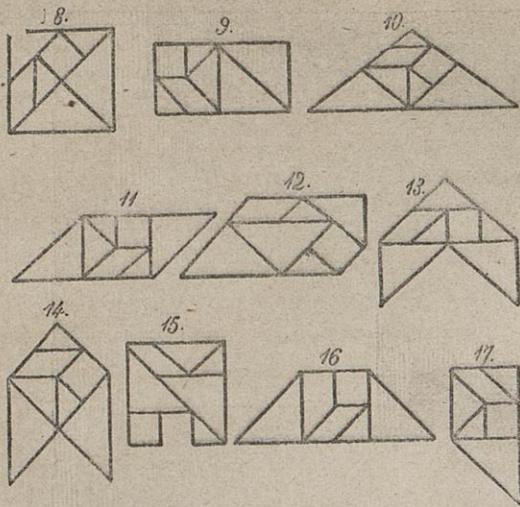


IDYLLE
Statue en plâtre de M. Millet de Marcilly.



PARIS. — Le nouveau Ministère de la Guerre, boulevard Saint-Germain. — (Dessin de M. Clerget.)

Avec les sept et six pièces :



Et beaucoup d'autres figures.

L'on ne peut former un losange avec ces sept pièces, parce qu'elles ne peuvent fournir deux triangles isocèles égaux, mais seulement des triangles rectangles qui donneraient un carré et non un losange.

42 — MOTS EN LOSANGE DOUBLE
Composés par M. René de Chartronière

I
A M E
I M A G E
E G O
E
A M I
E M E R I
I R A
I

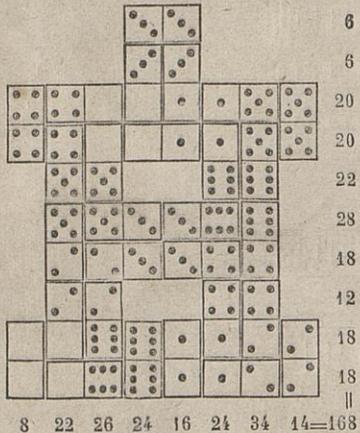
43 — DAMES

(Composé par MM. les amateurs du café du Négoce, à Lille)

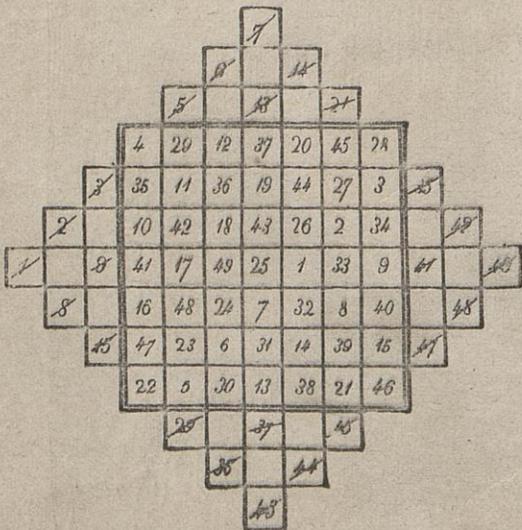
35 à 30
30 à 24
37 à 31
43 à 38
39 à 6

44. — LOGOGRIPE
Composé par l'Œdipe de Paris
Catéchisme.
Athéisme — CC.

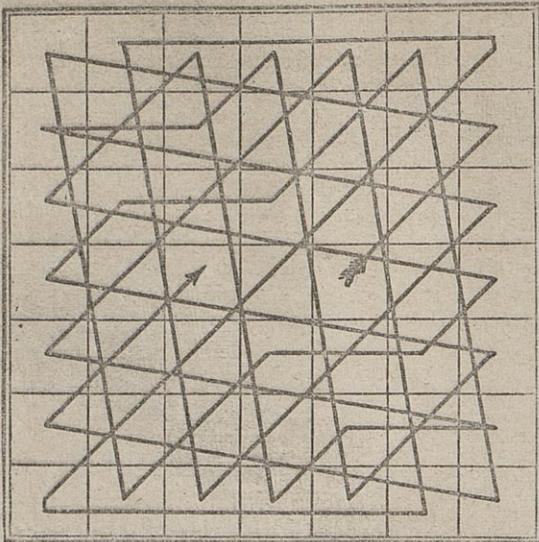
45 — DOMINOS



46 — LE CARRÉ MAGIQUE DES SEPT SAGES
Composé par M. Louis de Croze, à Marseille



1° Le carré magique chiffré au centre de l'échafaudage qui a servi à le construire.
(L'addition des horizontales, des verticales et des deux grandes diagonales donne : 175)
2° Le même carré magique pris au point de vue graphique :



3° CHARADE
On chante mon premier,
On sème mon dernier.
Le beau sexe, pardon, feint d'avoir mon entier.
(Migraine)

47 — MOTS CARRÉS INTERVERTIS

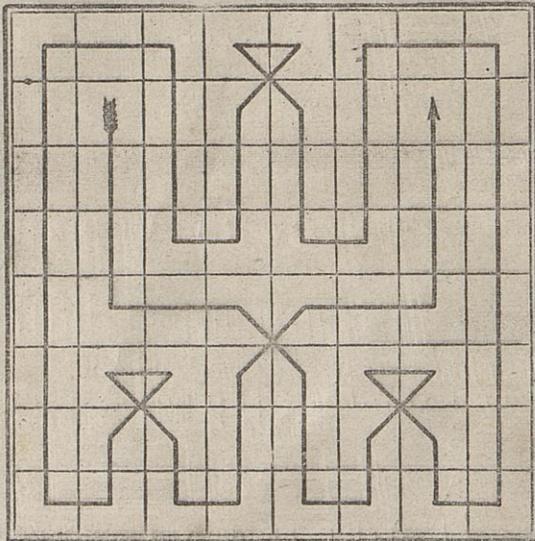
O R A N G E
R A G O U T
A G O N I E
N O N I D I
G U I D O N
E T E I N T

48 — MOTS EN TRIANGLE

Composés par M. Talk

H
N E
A I N
N I E R
H E N R I

49 — CRYPTOGRAPHIE DE LA DAME DES ÉCHECS
(Quatrain et dessin composés par M. Poullain)
Notre-Dame de Paris



QUATRAIN
Sur le seuil de la cathédrale
Après le jour je suis venu ;
Et de sa forme magistrale
Voici ce que mes yeux ont vu.

50 — CRYPTOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE

Composée par Jub-Lub-Per, à Vauvert (Gard)
Paris est la capitale de la France.

(Cette phrase est composée de toutes les premières lettres des départements des villes citées.)

M. P.-L.-B. SABEL,
Boulevard Magenta, 150, Paris.

LES NOUVEAUTÉS

La *Revue de la Mode*, le mieux renseigné des journaux de modes de Paris, donne la nomenclature des nouveautés que met en vente l'*Union des Indes*, 1, rue Auber. La maison de l'*Union des Indes*, toujours jalouse de conserver sa supériorité pour les élégants tissus de gaze de soie et de foulards indiens, a fait venir d'Orient des cargaisons de ces charmantes étoffes. La mode leur promet une grande vogue pour la saison d'été. Que vont dire nos Parisiennes, quand elles seront vêtues de façon à rivaliser avec les belles sujettes des rajahs?

Nous citons au hasard le nom et les prix de quelques-unes de ces splendides étoffes :

L'Arménienne, gaze noire façonnée, à dessins mats et satinés sur fond clair, à 7 fr. 75 le mètre; l'Haitienne, gaze très-claire en couleur plusieurs tons, à 6 fr. 90; la Virginienne, même genre, d'une seule teinte, à 6 fr. 75; la Sicilienne, très-belle gaze façonnée en noir ou en blanc, à 15 fr. 75; le Kiou-Sou, foulard façonné formant pavés brochés, à 15 fr. 75; l'Annam, foulard rayé à jour; rayures toutes couleurs sur fond écarlate, à 8 fr. 75; le Mikado damassé d'été, nuance nouvelle, étoffe exceptionnellement belle, à 13 fr. Ces six étoffes sont en 60 centimètres.

Le Japonais broché sablé, à 8 fr. 25, en 50 centimètres;

Le Grépon de l'Inde, 22 nuances, à 7 fr. 25, en 60 centimètres;

Le Damier natté, une seule teinte, laine et soie, à 6 fr. 50, en 50 centimètres.

Le Medeah natté uni, à 11 fr. 75; le Mirza broché, deux teintes, à 9 fr. 75; le Yedo, toile chevronnée écarlate et teintes diverses, à 10 fr. 25; le Campour et le Khar-pour damassé, laine et soie, de deux teintes, à 11 fr. 60; le Cambodge, très-beau tissu damassé, à 19 fr. 25; la véritable Gaze de l'Inde, avec tons mats et clairs accentués, à 21 fr., tous en 60 centimètres.

Le Myako, petit damassé bon marché, très-joli, à 5 fr. 50, en 50 centimètres.

Force nous est d'abréger cette nomenclature. A toutes ces étoffes, absolument nouvelles, la maison Lebois sel joint toute la série du foulard à pois, rayé ou uni, inappréciable pour la toilette de campagne et du matin; tous les crêpes de Chine, certifiés authentiques; enfin des failles très-solides, en toutes nuances, à 6 fr. 90, 8 fr. 25, 8 fr. 75, 9 fr. 25, 9 fr. 50 et 13 fr. 50, tout ce qui se fait de plus beau. Je signale tout particulièrement le cachemire lisière chinée à jour, une merveille. Nos abonnés recevront franco l'immense collection de la maison l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, en en faisant directement la demande.

ÉLISE DE MARCOLS.

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.

Envoi de numéros sur demande affranchie

Les plus jolies vases ? M^{lle} Printemps, Fraises au champagne.

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et C^{ie}, 44, rue Lafayette.

RÉGÉNÉRATEUR
DES CHEVEUX DE
M^{me} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. — Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, PARIS.

EAU DE LECHELLE P^r la POITRINE
contre les
Pertes, Crachements de saag, Chlorose, Langueurs.
Expéd. : 378, r. St-Honoré. — Détail : 35, r. Lamartine.

BOURBOULE SOURCE CHOUSSEY
Eau min^{rale} la plus ARSÉNICALE connue
Son emploi dans les hôpitaux de Paris, Lyon, etc.
a fait la réputation de la Bourboule.

ÉPILEPSIE

Traitement gratuit jusqu'à disparition des crises.
D^r RIVALLS * Paris, 107, r. Rennes, de 2 à 3 h., ou écrire

La plus ARSENICALE des Eaux minérales
BOURBOULE *Source* **CHOUSSY**
Contre ANÉMIES, Scrofules, Goutte, Diabète,
Dartres, Maltes des Os, de Poitrine, etc.

4 FR. PAR AN QUATORZIÈME ANNÉE 4 FR. PAR AN

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 6,000,000 de fr.
Paraît tous les Jedis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :
Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE **CALENDRIER-MANUEL**
DU CAPITALISTE
pour 1877
VOLUME TRÈS-COMPLÉT ÉDITÉ AVEC LUXE.
CONTENANT :
Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
16, rue Le Peletier, Paris
On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste



NEUFALINE nettoie gants, étoffe, chapeaux d'hommes. 1 gr. flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharm^s et princ. détaill., qui procureront au même prix. Vente en gros, 7, rue de Jouy, Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE n^o Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. A. B...r.

MAISON
SARAH FÉLIX
PARFUMERIE DES FÉES
GRAND SUCCÈS DU JOUR!!!
POUDRE ET CRÈME DES FÉES
Blancheur de la Peau, Transparence, Éclat, Santé!
Pour le MODE D'EMPLOI, qui est ESSENTIEL A CONNAÎTRE se renseigner, 43, Rue Richer, où l'on trouve également :
L'EAU DES FÉES pour la recoloration des Cheveux.
LA POMMADE DES FÉES utile aux personnes faisant usage de l'EAU DES FÉES.
L'EAU DE TOILETTE DES FÉES pour le velouté et la beauté du corps.
L'EAU DE POPPÉE pour l'entretien des Cheveux.
LE BOUQUET DES FÉES pour le Mouchoir.
PARIS — 43, Rue Richer, 43 — PARIS

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(7^e année) Rue de la CHAUSSEE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte.
Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : **3 FR. PAR AN**
Paris et Départements
Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE
un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse de 200 pages.

CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
C^{ie} Coloniale
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, n^o 132
DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF
Depuis 30 ans soulage instantanément, éloigne et guérit
accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies.
Mémoire médical n^o 14, r. de l'Échiquier, Paris.

PÂTE ÉPILATOIRE Supérieure aux poudres. Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Innocuité absolue. Pr.: 10 fr. M^{me} DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, = eguin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, TRONET, 17, r. de Buci; FAX, 9, r. de la Paix.

GUÉRISON CERTAINE
des Névralgies, Migraines et Maux de Dents
PAR LA
NÉVRALGINE du D^r P. BROHON

Il est peu de maladies aussi fréquentes et aussi peu graves, en apparence, mais aussi douloureuses que les Névralgies, les Migraines et les Maux de Dents. La **NÉVRALGINE** enlève en une minute ces terribles souffrances. Une légère application sur la partie malade, avec un pinceau imbibé de **NÉVRALGINE**, fait disparaître instantanément la douleur la plus aiguë.

Dépôt à Paris, 1, rue de la Bourse, et dans toutes les Pharmacies du Monde.
PRIX : 5 FR. — PAR LA POSTE, 5 FR. 50 EN MANDATS OU TIMBRES.
Flacon fort préparé spécialement pour douleurs rhumatismales, Prix : 40 fr.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 10 avril 1877, de la MAGNIFIQUE **TERRE de BRUGNY** à 8 k. d'Épernay (Marne) Château, parc, bois, fermes, moulin, étangs. — 520 h. env. — Chasse, pêche exceptées. — Mise à pr. : 650,000 fr. — S'ad. aux notaires : 10 pour visiter, à M^e Fagot, à Ablois, pr. Épernay ; 20 à Paris, à M^e Renard, r. 4-Sept., 2, et Duplan, r. St-Hon., 163.

MAISON forme chalet, à VILLERS-SUR-MER (Calvados), rue de l'Aumône, A VENDRE, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 10 avril 1877. Cont. : 862 m. 20. Vue sur la mer. Mise à prix : 20,000 fr. L'adjudicataire prendra le mobilier pour 3,000 fr. en sus. — S'ad., à Villers : M. Lemaitre, r. du Casino, et, à Paris, aux notaires à M^e Lefebvre, rue Tronchet, 34, et M^e Devès, rue Laffitte, 3.

2 MAISONS à PARIS, r. du Bac, **TERRAIN** de 1,140 m., A ADJ^r, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, en un seul lot, le 10 avril 1877, à midi. Revenu brut : 22,584 fr. — Mise à prix : 280,000 fr. S'ad. à M^e MASSON, not., boul. Haussmann, 23.

VENTE

AUX ENCHÈRES PUBLIQUES
Après décès de M^{me} B***

TABLEAUX

de premier ordre

DES ÉCOLES
Italienne, Flamande, Hollandaise,
Allemande.
Espagnole, Anglaise et Française

PROVENANT
des Galeries et Collections de S. M. la reine d'Espagne, de la duchesse de Berry, du chevalier Erard, du cardinal Fesch, du duc de Praslin, du prince Lubomirski, de M. de Salamanca, de sir Robert Peel, de lord Palmerston, du prince Demidoff, de Kalil-Bey, de Max-Katun.

MARBRES, BRONZES, STATUES

MEUBLES DE PRIX, OBJETS D'ART
EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE, le samedi 14 avril 1877
PUBLIQUE, le dimanche 15 avril 1877
Hôtel Drouot, salles nos 1 et 2
les lundi 16, mardi 17 et mercredi 18 avril 1877.
M^e CHARLES PILLET commissaire-priseur, 10, rue de la Grange-Batelière
M. HARO peintre-expert, 20, rue Bonaparte, et rue Visconti, 14
Chez lesquels se distribue le Catalogue.

ADJON, sur une ench., ch. des not. 3 **MAISONS** à PARIS. — 1^o Rue Saint-André-des-Arts, 30. Revenu : 44,500 fr. — Mise à prix : 125,000 fr.
2^o Rue de l'Échiquier, 31. Revenu : 8,700 fr. — Mise à prix : 80,000 fr.
3^o Rue Sainte-Anne, 61. Revenu : 6,500 fr. — Mise à prix : 65,000 fr.
S'ad. à M^e MEUNIER, not., 17, r. du Cherche-Midi.

ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 17 avril 1877, midi, d'une BELLE PROPRIÉTÉ de campagne, à AMBLAINVILLIERS, commune de Verrières-les-Buissons, stat. de Palaiseau, ch. de fer de Limours, à 16 k. de Paris et 14 k. de Versailles. Maison d'habit., communs, basse-cour, source, jardin et parc. — Conten. : 4 hect. 83 ares. Mise à prix : 60,000 fr.
S'adr. à M^e MÉGRET, notaire, 45, rue Richelieu.

TERRAIN propre à bâtir, à PARIS, bonlev. de LA TOUR-MAUBOURG, 42, contenant 962 m. 26 c. env., A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 17 avril 1877, à midi. Mise à prix : 155,000 fr. S'adr. à M^e BRESTA, notaire, r. Louis-le-Grand, 11.

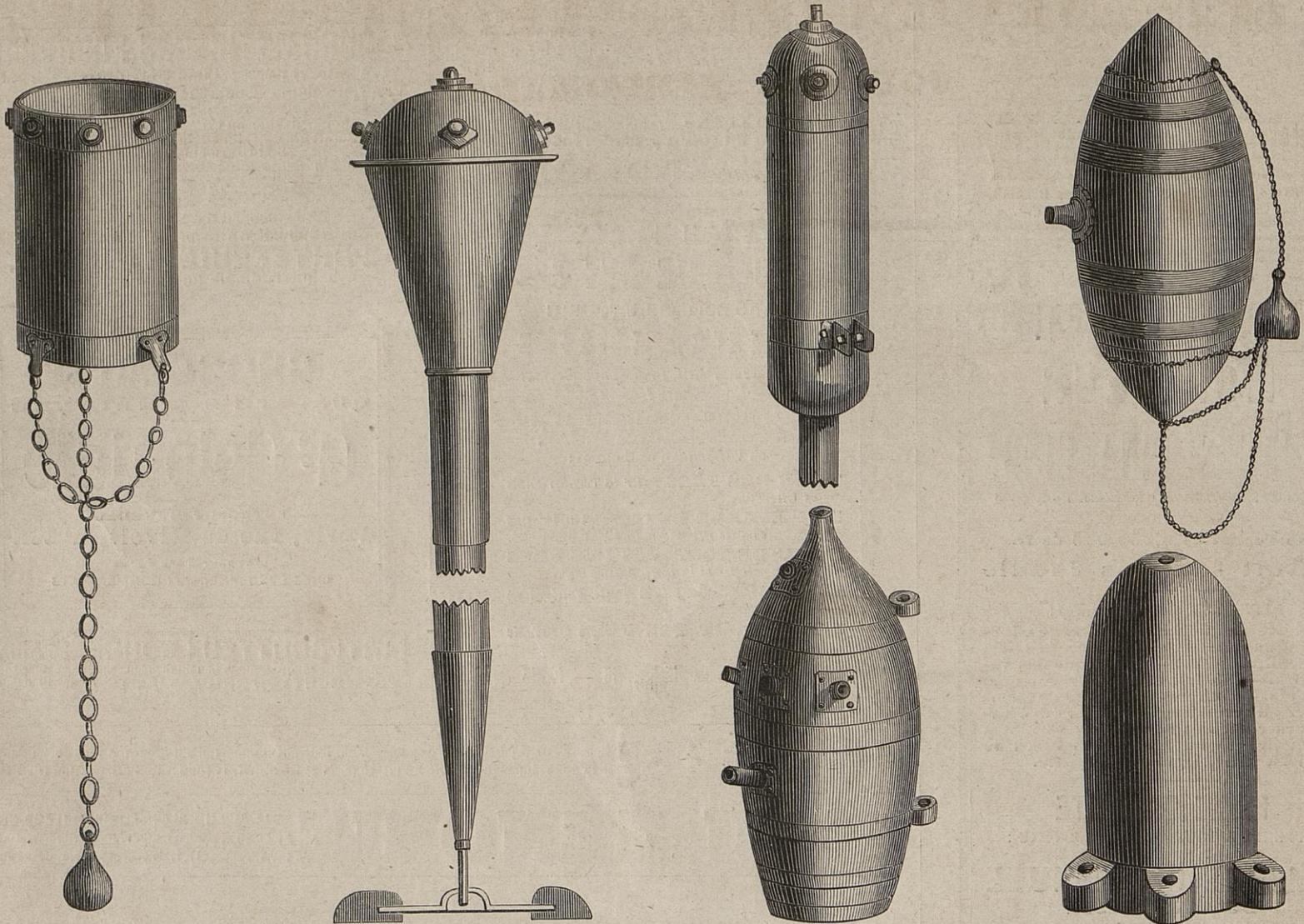
ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 24 avril 1877, d'UN HOTEL à NEUILLY-SUR-SEINE, av. de Neuilly, 83, et rue Perard, 1, élevé, entre cour et jardin, d'un rez-de-chaussée et de 2 étages, rocher et petit pavillon dans le jardin. — Mise à prix : 100,000 fr. S'ad. à M^e MÉGRET, notaire, 45, rue de Richelieu.

ADJON, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 10 avril 1877, à midi :
MAISON A PARIS, rue de CLÉRY, 89. Rev. brut : 5,300 fr. — M. à pr. : 45,000 fr.
MAISON A PARIS, rue de CLÉRY, 91. Rev. brut : 2,200 fr. — M. à pr. : 20,000 fr.
S'ad. aux not. : M^e Moreau, rue Vivienne, 55, et M^e CORRAD, rue Monsigny, 17, dép. de l'enchère.

ADJUDICATION, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 17 avril 1877, d'une GRANDE PROPRIÉTÉ A PARIS, BOULOI 4, rue du BOULOI Cont. : 4,352 mètres. — Revenu brut : 76,400 fr. Mise à prix : 900,000 fr.
S'ad. à M^e LAMY, not. r. Royale-Saint-Honoré, 10

BELLE MAISON de CAMPAGNE et PAVILIONS style Louis XIII, à St-CLOUD (S.-et-O.), quai de Saint-Cloud, 24, à 400 m. du pont. Jardin anglais avec beaux ombrages, potager, écurie, remise et serres. Conten. : 2,900 m., A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 10 avril 1877. Mise à prix : 60,000 fr. S'ad. à M^e SORBET, notaire, faubourg Montmartre, 4.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUBOURG et C^{ie}, 10, pl. de la Bourse
et dans les bureaux du journal.



MARINE. — Modèles de Torpilles de fond, employées pour la défense des côtes.

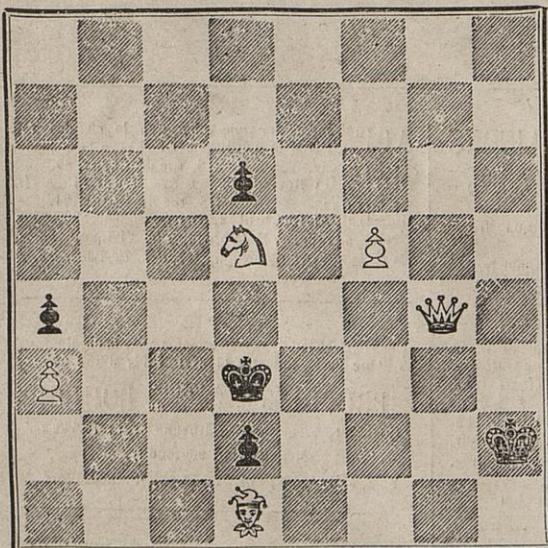
Argentez vous-même

Couverts, Services, Orfèvrerie d'église, Sellerie, cuivre, ruoltz et plaqué, avec le **BLEU D'ARGENT PUR** Garanté sans mercure, inoffensif, durable et d'emploi facile. — Flacon 1 fr. 50; Triple flacon 3 fr. 50
F. VIARD ✱, 5 bis, rue Auver, Paris, et Droguistes, Marchands de couleurs, Quincailliers, etc. — Exiger la marque ci-contre



ÉCHECS

PROBLÈME N° 649, COMPOSÉ PAR M. W. T. PIERCE



Les Blancs font mat en trois coups

Solution du problème n° 647.

- | | |
|--------------------------------|-----------------|
| 1. F 2 FD | 1. R pr. C (A) |
| 2. F 1 D | 2. R 7 D (1) |
| 3. T 1 FR | 3. R ad libitum |
| 4. F 5 C ou 1 R, échec et mat. | |
- (1)
- | | |
|-------------------------|------------------------|
| 3. P 4 R | 2. R 5 F |
| 4. T 1 F, échec et mat. | 3. P pr. P, en passant |

(A)

- | | |
|-------------------------|------------|
| 2. T 1 CR | 1. P pr. C |
| 3. P 4 D, éch. déc. | 2. R 4 F |
| 4. F 5 C, échec et mat. | 3. R 5 F |

Solutions justes : MM. Quéval; Lansquenet; L. de Croze; les amateurs du café du Phénix, à Lyon; Fresco, de Lille; A. D. Dobricéano; A. Vancouyghem; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; le café de la Rotonde, à Limoges; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; Em. Frau.

Ce problème a une double solution commençant par C 4 FD. Donnée par MM. Maroni; Vital Terrasson; le capitaine Dubois; le café Dumas, à Privas; R. E., café du Louvre, à Privas; L. Duchesne; Misselieux; le nouveau cercle des Echecs de Chalindrey; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; Kassioh; le café Central, à Péronne; le café Militaire, à Brioude.

Autres solutions justes du problème n° 646 : MM. L. Duchesne; Em. Frau; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; A. Vancouyghem; le café Dumas, à Privas; Dobricéano.

Correspondance. — M. A. M. — Le problème proposé, parfaitement correct, est un peu trop facile pour la publication. **PAUL JOURNOUD.**

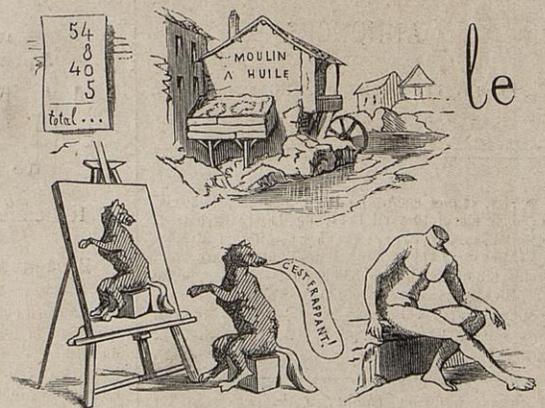
LE CHAMP MAUDIT, par **EUGÈNE MULLER**. — Le nouveau livre que M. Eugène Muller vient de publier à la librairie Decaux, sous ce titre : *Le Champ maudit*, est un de ces drames rustiques à la fois simples et saisissants, comme sait les trouver et les écrire l'auteur de *Mionette*, de *Madame Claude*, des *Récits champêtres*, couronnés par l'Académie française.

Le Champ maudit, c'est la glorification du travail et du dévouement, liée à une action aussi vraie que dramatique. Nous annonçons avec d'autant plus de satisfaction cet ouvrage, que, vu les tendances par trop brutalement réalistes ou désespérantes qu'affecte le roman actuel, il est bon de signaler les tentatives faites par les écrivains de talent pour garder la littérature moderne dans les saines voies qu'elle n'abandonne qu'en perdant de vue le but réel de l'art.

Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners du Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Diners de la Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Massé n'a fait rien au-dessus de *Paul et Virginie*.

Ont deviné juste : Le Cercle d'Halluin; Jules Toulon, à Paris; G. Brissard, à Orléans; Charles Codard, café Hacnet; un pompier de service au Théâtre-Lyrique; Lucien Raboisson, à Vincennes; Louis de Sibour, à Carpentras.

Le directeur-gérant : **PAUL DALLOZ.**

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 43, QUAI VOLTAIRE.